

La Comédie de société au XVIII^e siècle

— 003 —

Le goût si répandu de jouer la comédie, a dit quelque part un auteur spirituel et méchant, trouve son explication dans « le double besoin inné chez la femme de se divertir et de se produire ».

Je n'approuverai ni ne discuterai cette parole cruelle, mais je pense qu'il n'est pas mauvais de la placer au début d'une étude sur ce passetemps de la comédie qui eut le don de passionner tant de grandes dames et jusqu'aux princesses royales, à l'époque qui nous occupe. Il faudrait un volume pour nommer seulement toutes les châtelaines qui lancèrent cette mode ; nous serons donc obligées de choisir quelques noms entre tous, et le premier en date et en splendeur est sans contredit celui de la duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé et femme d'un prince né sur les marches du trône.

C'est en l'année 1700 que le duc du Maine amena au château de Sceaux sa jeune épouse Anne-Louise-Bénédictine de Bourbon. Une société considérable et brillante entoura bientôt la spirituelle princesse, et tandis que son mari, retiré dans une tourelle du château y faisait des plans et des travaux d'astronomie, les hôtes et la princesse se livraient avec entraînement aux jeux de l'esprit sous les formes les plus nouvelles et les plus variées.

De nombreuses plumes ont tracé des portraits de la princesse ; je dois avouer que la plupart ne sont rien moins que flatteurs : entêtée, fantasque, passionnée sans tendresse, folle de plaisir, despote sans hauteur, enivrée d'elle-

même sans mépris pour les autres et avec une certaine naïveté, très spirituelle, parfaitement égoïste, voilà à peu près l'avis unanime sur son compte. Je ne donne pas celui des courtisans qui savaient accommoder au mieux ce mélange bizarre de qualités et de défauts; nous y reviendrons en temps voulu.

Entre tous les goûts passionnés de la duchesse du Maine, celui qui absorba sa vie pour une moitié, dissipa sa fortune et nuisit le plus à sa réputation fut, sans conteste, le théâtre. Tour à tour auteur et acteur, comédienne, tragédienne, chanteuse, elle usa de toutes les formes de ce divertissement, et cela jusqu'à l'âge de 77 ans, trouvant encore doux à cet âge avancé le parfum d'encens que son entourage ne cessa d'entretenir autour d'elle jusqu'à la fin.

En 1700, la petite cour de Sceaux se composait de la famille, des amis grands seigneurs et de quelques beaux esprits qui faisaient les frais de ces réunions, les uns en rimant, les autres en mettant en musique les compliments rimés pour Son Altesse. C'est ainsi que M^{lle} d'Enghien, le duc de Nevers, M^{me} de Mirepoix, les Rohan, les La Feuillade et tant d'autres, figuraient à côté de Malézieu, l'académicien, de l'abbé Genest et de M^{lle} de Launay, autrement dit M^{me} de Staal, dont l'esprit et la verve ne furent pas un des moindres attraits de ces réunions.

La duchesse du Maine, paraît-il, était une personne fort ennuyée, et par là, assez ennuyeuse, car il fallait sans cesse l'amuser, à quoi tout le monde passait son temps de jour et de nuit; elle avait des insomnies très longues et se couchait peu ou point, ce qui aggravait encore la situation, comme bien on pense. La nuit donc se passait tout entière en chansons, bouts-rimés, répliques, acrostiches lorsque le jeu était terminé; et c'est dans l'exercice fatigant de ces plaisirs littéraires qu'on voyait lever l'aurore, et qu'on avait la permission de se retirer chez soi.

La maîtresse du château aimait les petits vers, les énigmes, et se plaisait à poser elle-même des questions qui trouvaient toujours une réponse faite pour lui plaire. Vous connaissez toutes celle-ci, mais peu parmi vous savent qu'elle vient de Fontenelle: « Quelle différence y a-t-il entre une pendule et la maîtresse de céans? — L'une marque les heures et l'autre les fait oublier. »

Voici une énigme de Voltaire :

- Cinq voyelles, une consonne
- En français forment mon nom;
- Et je porte sur ma personne
- De quoi l'écrire sans crayon.

Lamotte écrivit cette autre :

- A la candeur qui brille en moi
- Se joint le plus noir caractère;
- Il n'est rien que je ne tolère,
- Mais je suis méchant quand je boi.

Il va sans dire que personne ne devinait ces énigmes, pour laisser ce plaisir à la duchesse; je ferai comme les courtisans de Sceaux, et je vous laisse aux prises avec le mot de ces devinettes.

Peu à peu cependant l'esprit s'épuisa en de si petites choses; il fallut des années pour s'en apercevoir; mais enfin, on en vint à chercher un autre délassement, et c'est alors que surgirent les premiers essais de comédie.

« Le goût de la princesse pour les plaisirs « était en plein essor, et l'on ne songeait qu'à « lui donner de nouveaux assaisonnements. On « songea aussi à mettre les nuits en œuvre, par « des divertissements qui leur fussent appro- « priés : c'est ce qu'on appela les *Grandes Nuits*. « Leur commencement, comme de toutes choses, « fut très simple. M^{me} la duchesse du Maine, qui « aimait à veiller, passait souvent toute la nuit « à faire différentes parties de jeu. L'abbé de « Vaubrun imagina qu'il fallait, pendant une « des nuits destinées à la veille, faire paraître « quelqu'un sous la forme de la Nuit enveloppée « de ses crêpes, qui ferait un remerciement à la « princesse de la préférence qu'elle lui accordait « sur le jour; que la déesse aurait un suivant « qui chanterait un bel air sur le même sujet, « etc. »

La duchesse fut si charmée des platitudes débilées en son honneur pour la circonstance, qu'on résolut de renouveler ces fêtes tous les quinze jours, juste le temps nécessaire pour préparer acteurs et décors.

On convint également de choisir deux personnes différentes chaque fois qui, avec le titre de roi et de reine, se chargeraient de tout, veilleraient à tout et supporteraient même la dépense de ces divertissements.

Cela, comme bien on pense, devait pousser au luxe par la rivalité, et peu à peu les Grandes Nuits devinrent d'une magnificence qui fit jeter les hauts cris aux ennemis du duc, et il n'en manquait pas.

La quatrième nuit eut pour roi Malézieu et pour reine M^{me} de Langeron, qui se mirent en frais d'imagination et introduisirent trois intermèdes entre chaque reprise de jeu. Le premier intermède figura un jeu de quille se plaignant d'être exclu des Grandes Nuits. Le deuxième était une ambassade de petits garçons vêtus de fourrures, représentant des Groënlandais, lesquels venaient offrir la royauté de leur peu agréable contrée dans un langage ampoulé qui mérite une citation :

« La Renommée, qui n'annonce chez nous « que les nouvelles les plus rares, nous a ins- « truits des vertus, des charmes et des inclina- « tions de Votre Altesse Sérénissime. Nous « avons su qu'elle abhorre le soleil. On en rap- « porte diversement la cause. Plusieurs veulent

« (et c'est ce qui nous a paru le plus vraisemblable) que votre mésintelligence soit d'abord venue d'avoir disputé ensemble de la noblesse, de l'origine, de l'éclat, de la beauté et de l'excellence de vos lumières. Quoi qu'il en soit, nous nous estimerons heureux si la haine que vous lui portez vous dispose à vous retirer sur nos terres éloignées de son aspect. Je viens donc vous supplier d'ajouter notre pays à vos heureux Etats. Les feux qui partent de vos yeux feront fondre sans peine la mer de glace qui les sépare, etc... »

Voilà, n'est-il pas vrai, un chef-d'œuvre ? Tout y est : des adjectifs à perdre haleine, des allégories fines et simples. Les feux, les glaces, le soleil, les yeux, la lumière, l'obscurité, le froid, le chaud, la terre, la mer, les éléments. Ouf ! Et cela, loin de paraître indigeste à la noble dame, lui faisait passer d'agréables heures, la désennuyait. Quel retour sur nous-mêmes en présence de cet aveuglement d'une femme délicate et spirituelle, instruite et capable de discernement ! Ce que la louange peut faire en nous ! M^{me} la duchesse, élevée dans cette atmosphère de flatterie, la trouvait respirable et même n'en comprenait pas d'autres ; aussi les rois et les reines de ses nuits allaient en empirant d'allusions élogieuses et plates. C'est ainsi qu'après les Groënlandais on fit surgir une députation de savants astronomes venant consulter M. de Malézieu sur l'apparition dans le ciel, d'un nouvel astre qu'ils observaient de quinze en quinze nuits... ou bien l'enchanteur Merlin venait déterrer un trésor à Sceaux.

Chaque année, l'indispensable Malézieu, pour prix de ses obligeants services, recevait à sa maison de Chatenay la visite de la princesse pour laquelle il se plaisait à composer quelque chose de neuf et d'intéressant. C'était toujours le même genre, on n'en pouvait choisir d'autre, mais avec quelques variantes destinées à le rendre neuf. « C'est ainsi qu'au mois de juillet 1702 on chanta des soli et des chœurs de sylvains et de nymphes qui conduisirent la duchesse dans une salle ornée de verdure, de fleurs et de coquillages, d'où elle assista à un feu d'artifice », ce qui faisait écrire à Chaulieu :

L'Amour même est sans malice,
Simple et sans déguisement ;
L'on n'aime ici l'artifice
Que dans les feux seulement. (!!!)

Hamilton, admis à une de ces fêtes, en a laissé un amusant récit. Sa lettre est adressée à M^{lle} *** , pour laquelle l'aimable comte simulait une passion terrible, histoire d'écrire d'aimables choses destinées à être lues par tous.

« Que puis-je faire, mademoiselle, pour ne vous être plus insupportable ? J'ai honte d'être encore en vie après avoir mérité votre indi-

gnation, et après les assurances que je vous avais données dans ma dernière lettre de ne vivre plus que quelques jours. »

La douleur qui conduit les amants malheureux au trépas violent, pousse Hamilton à Chatenay où les plaisirs attiraient alors la foule des seigneurs du voisinage. « Faisant réflexion que je suis absolument à vous, dit-il, j'ai cru que je ne devais pas me tuer sans trop votre permission, et qu'en attendant que vous eussiez la bonté de me l'accorder, je ne ferais pas mal de donner mon attention aux magnificences de cette fête pour vous en faire une espèce de réa-tion. »

« Toute la compagnie partit dimanche de Sceaux pour se rendre à Chatenay. M^{me} de La Ferté qui, par hasard, m'aimait ce jour-là, me fit l'honneur de me mettre avec elle et M^{me} de Mirepoix dans une calèche ouverte, où deux personnes des plus minces, dans la saison la plus froide, seraient en danger d'étouffer.

« Il faut avouer que les faveurs du beau sexe seraient bien précieuses si elles étaient plus durables. Les dames qui m'avaient distingué par cette préférence, s'en repentirent assurément, car elles dirent que j'avais été de très mauvaise compagnie pendant ce voyage.

« Si je voulais vous mander en détail ce qu'il y avait de rare et de magnifique dans la célébration de cette fête, je n'aurais jamais fait. Imaginez-vous que le premier spectacle qui se présenta lorsque tout le monde fut arrivé, fut une galerie de plain-pied au jardin dans laquelle il y avait une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq dames plus belles les unes que les autres se placèrent ; dans la même galerie, une autre table de dix-huit à vingt couverts fut servie pour M. le duc, M. le duc du Maine et une partie des hommes ; mais il fallait voir de quelle magnificence, de quelle profusion et de quelle délicatesse tout cela fut servi.

« Au sortir de la table on se mit à jouer, pendant que tout se préparait pour la comédie. La salle où elle fut représentée était au milieu du jardin, c'était un grand espace couvert et environné de toile, où l'on avait élevé un théâtre dont les décorations étaient entremêlées de feuillages verts fraîchement découpés et illuminés d'une prodigieuse quantité de bougies. La pièce, en trois actes, est de M. de Malézieu ; elle était mêlée de danses, de récits et de symphonies.

« Le spectacle dura trois heures sans ennuyer un moment ; il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la représentation, par un laquais de M^{me} d'Albemarle qui, pendant qu'on était le plus attentif et qu'on suait à grosses gouttes, fit lever tout le monde pour porter

« une coiffe et une écharpe à sa maîtresse, de peur du serein. Dieu sait les bénédictions que l'on donnait à son domestique et à la délicatesse de son tempérament. »

Après la comédie le feu d'artifice, puis le bal qui commença au petit jour et auquel Hamilton n'assista pas; il rentra à Sceaux, y dormit deux heures, et en partit alors qu'on dansait encore et qu'on soupa à Chatenay.

Ainsi se passait la vie mondaine de la princesse qui, chez elle ou chez les autres, recevait la noble société des environs. Il va sans dire que c'était elle qui fournissait aux fêtes de son académicien, car la maigre pension de Malézieu n'eût pas suffi seulement à l'éclairage de son théâtre, et la fortune ducale elle-même se sentait, chaque jour, plus atteinte par ces prodigalités et cette magnificence.

Cependant il fallait inventer du nouveau, et l'idée vint à Malézieu de composer une pièce à marionnettes, idée malheureuse pour son auteur, car si elle charma la duchesse, elle attira sur le pauvre académicien tout le docte courroux de sa Compagnie.

En effet, sa *Scène de Polichinelle* visait les prétentions au beau langage de l'Académie, il était question d'y faire manger du foin au récipiendaire et aménités de ce genre.

Cette grosse plaisanterie, assez inoffensive et très au-dessous de l'Académie, excita pourtant l'ire de cette dernière, qui riposta par une affiche :

De la part de Polichinelle
On fait savoir aux curieux
Que l'histrion Malézieu
A fait une pièce nouvelle,
Et qu'à tous les honnêtes gens
L'auteur la donne à ses dépens.

Le duc du Maine blessé du propos, prit fait et cause pour son académicien; il paraît qu'il avait collaboré avec lui pour la composition de cette farce, et il trouva fort mauvais que ces messieurs de l'Académie osassent brocarder un divertissement qu'il avait bien voulu patronner. Il dit tout haut sa façon de penser, à quoi l'Académie sans s'émouvoir répondit :

L'on fait sçavoir aux curieux,
De la part de Polichinelle,
Que le chancelier Malézieu
N'est point l'auteur de la pièce nouvelle,
Que le véritable histrion
Est monsieur le duc de Bourbon.

La mêlée devint générale, et chacun fit sa chanson sur l'aventure. On doit dire que l'Académie se montra violente et rancunière à l'excès, ce qui fit naître quelques heureuses répliques de son adversaire, comme celle-ci par exemple :

De la part de l'Académie,
On fait sçavoir aux beaux esprits
Qui veulent remporter le pris,

Que celui de la poésie
Sera pour qui dira le mieux
Des injures à Malézieu.

Cependant tout s'apaisa peu à peu, et la paix fut signée entre Sceaux et l'Académie à l'occasion de la réception de Fabio Brulard de Sillery où Malézieu vint occuper son fauteuil, ce qui donna lieu encore à quelque échange de vers, mais cette fois sans malice.

Le théâtre de Sceaux ne suffit bientôt plus à la duchesse, qui le transporta à sa maison des champs près de Versailles; là, le voisinage de la cour devait lui fournir un auditoire plus nombreux; et Saint-Simon qui n'a jamais manqué une occasion de dire du mal de la maison de M. le duc du Maine, s'exprime en cette circonstance avec une âpreté particulière : « M^{me} du Maine, depuis longtemps, avait secoué le joug de l'assiduité, de la complaisance et de tout ce qu'elle appelait contrainte; elle ne se souciait ni du roi, ni de monsieur le prince qui n'aurait pas été bien reçu à contrarier là où le roi ne pouvait plus rien, qui était entré dans les raisons de M. du Maine. A la plus légère représentation, il essayait toutes les hauteurs et souvent pour des riens, des humeurs et des vacarmes, qui lui firent tout craindre pour sa tête. Il prit donc le parti de la laisser faire, et de se ruiner en fêtes, en feux d'artifice, en bals et en comédies qu'elle se mit à jouer elle-même en plein public et en habit de comédienne presque tous les jours, à Clagny, « maison près Versailles. »

Sur cette scène de Clagny et ensuite à Sceaux, la duchesse aborda la grande comédie et même la tragédie, elle fit les soubrettes et les reines, avec le même entrain, bravant tous les reproches jusqu'à ce qu'elle crût de bonne politique d'enrayer enfin cette vie d'enragée.

Mais ce ne fut que pour peu de temps, et l'on reprit le train habituel en diminuant seulement la dépense qui était devenue impossible à soutenir.

Tout le monde avait ses sobriquets ou surnoms dans la petite société de Sceaux, en imitation des sociétés académiques d'Italie. La maîtresse du logis portait alternativement ceux des rôles où elle paraissait; s'appelant Elmire ou Laurette, ou Fine-Mouche. Malézieu avait nom : *le Curé*; Genest, *l'abbé Pégase*, ou bien à cause de son nez célèbre : *l'abbé Rhinocéros*; le duc du Maine : *le Garçon*; la charmante M^{me} de Nevers : *Api*, etc., etc.

La quinzième nuit précéda l'éclipse de soleil de 1715. Malézieu, comme bien on pense, ne manqua pas de mettre cette circonstance à profit; malheureusement, il était astronome, et il développa son thème avec toute la lourdeur et l'insistance d'un savant convaincu. Ce fut d'un ennui mortel, et comme compensation, la du-

chesse chargea M^{me} de Launay de la seizième fête qui devait être la dernière de cette série.

« La pièce fut jouée par M^{me} du Maine elle-même; chacun représenta son propre personnage, ce qui la fit valoir, et m'eût fait valoir moi-même si des événements sérieux n'avaient tout à coup interrompu les divertissements et effacé jusqu'à leur souvenir (1) ».

M^{me} la duchesse fut si contente de la poésie de sa femme de chambre devenue son amie, qu'elle lui donna son portrait en Hébé. M^{me} de Launay remercia en ces termes :

Tous les trésors qu'enferme l'univers
N'égalent pas l'excès de ma richesse ;
J'ai le portrait de ma maîtresse,
Je ne crains plus, Fortune, tes revers.

A quoi la duchesse répondit :

Vous me payez avec usure,
Launay, d'un médiocre don ;
L'original et la peinture
Ne valent pas votre chanson.

Qu'eût dit la grande dame, si une autre qu'elle eût émis cette opinion ?

Quoi qu'il en soit, tout était prétexte à poésie et l'on était à l'affût des occasions, celle-ci n'était ni pire ni meilleure que les autres. J'aime même mieux un quatrain sur une miniature qu'une comédie en vers sur une éclipse solaire.

Mais voilà qu'un autre astre se voilait lui aussi, le Roi-Soleil, malade, mourant, n'avait plus qu'un souffle de vie, et M^{me} du Maine abandonnait ses plaisirs pour courir à Versailles ; l'inquiétude succédait au plaisir ; la douleur, au ris et aux chants.

Rien ne devait avoir de prise sur cet esprit léger et cette incorrigible nature, et quand, au sortir d'épreuves où les plus forts eussent succombé, elle rentra dans son château désert, la duchesse y retrouva, avec son goût vivace pour le plaisir, ses illusions d'autrefois, son orgueil de toujours.

Et pourtant ils n'étaient plus là, les chantres de sa jeunesse. Genest mort, Chaulieu mort, Malézieu, l'indispensable Malézieu mort, juste comme la prison lui rendait ses maîtres. N'importe, on chercherait d'autres poètes, de nouveaux musiciens, et Voltaire, admis aux espérances nouvelles du théâtre princier, s'empresait de conclure que la perte était nulle puisque tant de qualités brillantes, éparses dans les esprits disparus, étaient réunies dans la seule personne de *Ludovise*, lisez : la duchesse.

Ceci était un heureux début, et l'on voit que l'air de la maison portait au madrigal quand même. On fit fête au philosophe qui savait juger si bien, et il devint un des indispensables de Sceaux.

(1) M^{me} de Staël, *Mémoires*.

Mais Dieu qui frappe quand il lui plaît, allait atteindre encore une fois cette maison si glorieuse et si vaine : le duc du Maine mourut d'un cancer au visage, et pendant trois ans il ne fut plus question de comédie pour sa veuve.

Il restait, au milieu de tous ces désastres, une compagne et une amie à M^{me} du Maine. C'était Api, la spirituelle, la séduisante et gourmande Mancini, maintenant duchesse d'Estrées, intendante des plaisirs de la duchesse depuis la mort de Malézieu. Elle reconstitua tant bien que mal à Anet la troupe princière, et du mois d'août au mois de septembre de cette année 1747, elle charma de son esprit les nuits sans sommeil de son amie.

On était au jeu dans la soirée du 27 au 28 septembre, lorsque tout à coup on vint dire à la duchesse du Maine que la duchesse d'Estrées venait d'être portée mourante sur son lit. Tout le monde y courut, dés et cartes en mains, et l'on assista ainsi à la courte agonie de la pauvre Api, encore charmante malgré ses soixante ans. Ce fut un sursaut cruel pour tous ; il glissa sur le cœur de M^{me} du Maine, et l'on crut un instant que la série des réjouissances organisées par la morte suivrait son cours. Il n'en fut rien cependant, et jusqu'au mois d'octobre, on ne parla ni de comédie, ni de chants ; un mois de deuil, c'était beaucoup.

Arrêtons-nous ici ; aussi bien cette vie toute à la folie du plaisir, devient repoussante lorsqu'elle n'a même plus l'excuse des entraînements de la jeunesse. Déjà nous trouvons, même parmi les louangeurs attirés de Sceaux, des symptômes de cette lassitude et de cet éloignement ; Saint-Aulaire, pressé de se démasquer dans une de ces fêtes, répond à la duchesse :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse...
Elle serait Thétis et le jour finirait.

Et un autre jour où l'on fatiguait ses oreilles des noms révéérés de Newton et de Descartes :

Bergère, délivrez-nous
De Newton et de Descartes ;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes, des cartes, des cartes.

La bergère avait soixante-dix-sept ans ; elle succomba presque inopinément à Paris, et sa fin fut une surprise, car on était habitué à ce qu'elle se plaignît constamment de ceci ou de cela dans sa santé. On transporta son corps à Sceaux sans pompe, sans même lui rendre les honneurs dus à son rang de princesse du sang, et tout fut dit sur elle. Sa vie ne méritait pas mieux.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro)

BIBLIOGRAPHIE



LE COMMIS DE M. BOUVAT

PAR J. GIRARDIN

Le commis de M. Bouvat est en réalité son maître; ce garçon bien élevé, de bonne famille, qu'un revers de fortune imprévu force à monter dans la voiture d'un photographe ambulancier pour aller faire des portraits de ville en ville, ne perd à ce métier aucune de ses qualités les plus hautes et les plus délicates. Il fait servir au contraire, à son succès final, les leçons de l'adversité, s'applique au dessin, apporte du génie dans un métier qui n'en exigerait pas et finit grand peintre, membre de l'Institut, après avoir épousé M^{lle} Sabine Dian, une personne presque maussade et presque laide, qui devient jolie, bonne et gracieuse pour l'amour de lui. Ce très bon roman est d'une pâte un peu lourde parfois, mais toujours ferme et savoureuse, telle qu'excellait à la pétrir M. Jules Girardin. C'est une tristesse, pour tous les amis de la saine et honnête littérature, que d'avoir à parler de cet homme de bien au passé. Un biographe a dit de lui : « Sa vie fut consacrée à une œuvre unique : instruire et élever en charmant. » L'*humour*, cette qualité rare qui ne s'acquiert pas, un *humour* bien français où dominait la bonhomie, coulait à flots dans son style avec un bienfaisant optimisme qui n'excluait pas la pénétration, qui n'était que la tendance d'un esprit droit vers l'étude des meilleurs côtés de l'âme et de la vie. Non que ses héros présentent jamais un type d'ennuyeuse perfection; il a, Dieu merci, ses ridicules, ses travers, ses vulgarités, ce brave M. Bouvat, au cœur d'or; cependant, comme nous lui savons gré de reconnaître si bien la supériorité de Philippe, supériorité qui n'empêche pas le jeune commis d'entourer de respect son pauvre vieux patron ! Le caractère de la vieille bonne « Philistine » et l'histoire de Nénène, nous font sentir la prédilection touchante de Girardin pour les enfants, les pauvres et les petits.

Tant pis pour ceux qui, dédaigneux des côtés un peu bourgeois de ce solide et sympathique talent, ne sentiront pas une larme leur monter aux yeux en assistant à la séparation forcée du pauvre grand-père improvisé, M. Bouvat, et de sa petite-fille adoptive, Nénène, qui emporte, en partant, sa mémoire et sa raison, de sorte que la douleur de perdre ce trésor est épargnée à l'excellent homme. Il n'est pas jusqu'aux figures d'animaux, le chat jaune Sacripant, le vieux

cheval Collodion, qui ne soient d'une amusante originalité (1).

LA DAME BLEUE

PAR MADEMOISELLE ÉMILIE CARPENTIER

La Bibliothèque Rose vient de s'enrichir d'un charmant volume. Ce qui en fait le principal attrait, c'est le sentiment profond de la Bretagne, non seulement au point de vue pittoresque, mais dans les moindres détails de mœurs. Le souffle qui anime les romans de la *Table ronde* et les *Contes des anciens Bretons*, dont M^{lle} Emilie Carpentier s'est évidemment nourrie, circule dans ce récit de nos jours; la réalité revêt parfois les couleurs de la poésie fantastique. Ainsi cette *Dame bleue*, qui a donné son nom au livre, nous apparaît, dès la première page, avec l'allure d'une de ces fées qui, du temps de Merlin et de Viviane, peuplaient les forêts de l'Armorique; ce n'est, de fait, qu'une pauvre mère rendue folle par le désespoir ou l'a jetée la disparition de sa petite fille; mais l'auteur de l'enlèvement de Marcelle, le géant Cado, et Yan, l'affreux nain, son complice, n'ont-ils pas toute la mine de deux mauvais génies?

On comprend que le jeune Hervé, ayant grandi dans cette atmosphère de légendes qui s'harmonise si bien avec l'aspect du pays, garde la crédulité des anciens chevaliers, lesquels, dès leur enfance, rêvaient de partir en guerre contre les enchanteurs malfaisants pour délivrer l'innocence persécutée. L'histoire de son premier exploit au service de la dame bleue est un trait amusant de don Quichottisme enfantin. L'ennemi, qui devient presque aussitôt son camarade, le sympathique Jubel de Ker'hor, ne le cède à aucun prince Charmant. Nous signalerons, comme un échantillon excellent du genre semi-fantastique, la scène où, dans un cadre sinistre, celui du Champ-Brûlé, Yan, le jeteur de sorts, se glisse sous le menhir, près de la pierre tour-nante, et joue son rôle de korrigan maudit.

Au groupe principal de Bretons riches et pauvres, nobles et paysans, tous marqués si fortement des signes de leur race, sont opposées quelques figures parisiennes qui viennent se mêler à l'action, très variée, très émouvante.

(1) *Le Commis de M. Bouvat*, par J. Girardin. 1 vol. illustré : 4 fr., librairie Hachette, boulevard Saint-Germain, 79.

chargée d'événements merveilleux, mais cependant possibles.

M^{lle} Emilie Carpentier a su accomplir ce tour de force d'écrire un conte de fées où tout s'explique (1).

COEUR MUET

PAR MADemoiselle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Ce cœur muet, ce cœur de pierre, au dire de bien des gens, ce pauvre cœur farouche dont la dureté apparente n'est rachetée par aucune intelligence, ce cœur de Bas-Breton stupide « tenant le milieu entre le minéral et la brute », s'éveille à la pitié, à la tendresse sous le regard innocent d'une petite fille abandonnée. Le fossoyeur Benét recueille, dans la tanière qu'il s'est construite avec les pierres écroulées d'une vieille tour, une pauvre enfant que son père, un ivrogne vagabond, a laissée sur le grand chemin, et la plus intéressante des révolutions se produit en lui. Il devient le meilleur des pères pour cette enfant qui, malgré les apparences, est de race noble, destinée par la suite à un bel héritage et à un rang social élevé. On devine quelles épreuves, quels sacrifices devra subir la passion paternelle de Benét. Du moins ne rencontre-t-il pas l'ingratitude chez sa protégée qui deviendra, peu à peu, sa protectrice. Raymonde, toute petite, n'a pas eu peur de sa laideur sauvage; devenue grande, elle ne rougit ni de son ignorance ni de sa pauvreté. Le soir du jour où le bourg de Crechguédoc est mis en rumeur par son mariage avec le charmant Augustin Duvallier, elle vient balayer de sa robe blanche la terre battue de cette chaumière qui autrefois l'a reçue, pauvre oiseau transi, et rappeler à son bienfaiteur ce qu'elle lui doit.

Tout a bien changé depuis la nuit où il l'a emportée tremblante sous sa limousine, mais elle revoit au même firmament le croissant de lune qu'elle appelait dans ce temps-là le petit panier d'or et que Benét promettait toujours d'aller décrocher pour elle. Quelque chose de presque aussi extraordinaire s'est accompli : elle est l'heureuse femme de celui dont tout semblait la séparer, la sœur de cette angélique Geneviève qui personnifie, dans ce récit mouvementé, l'oubli de soi et le dévouement.

Une fois de plus M^{lle} Fleuriot a été bien inspirée par la Bretagne et il nous semble qu'elle

(1) *La Dame bleue*, par M^{lle} Emilie Carpentier. 1 volume in-8° : 2 fr. 25. Librairie Hachette, 73, boulevard Saint-Germain.

s'est surpassée dans la peinture des caractères. Signalons notamment celui du gentilhomme déchu jusqu'à l'iguominie, l'incorrigible et presque inconscient brasseur de chimères, si funeste aux siens, M. de Bonigan, qui, au début de ses aventures, décida, pour le malheur de la pauvre insensée, une fille de général, une élève de Saint-Denis, à devenir la triste compagne de son existence nomade (1).

L'AINÉE

PAR LERMONT, D'APRÈS S. COOLIDGE

Une plume ingénieuse, qui évite avec art jusqu'à la moindre apparence des défauts ordinaires de la traduction, s'est chargée d'adapter l'un des plus jolis ouvrages que la littérature américaine, si riche en ce genre, ait dédié aux jeunes filles.

L'histoire de cette charmante Kitty qui, dans l'exubérance de son imagination enfantine, ne rêvait rien moins que d'accomplir de grandes choses, de devenir célèbre, et à qui les réflexions suggérées par une longue maladie ne laissent plus que le désir de remplacer sa mère morte auprès de ses nombreux frères et sœurs, est d'un très haut enseignement. Et cependant nulle part on ne sent le pédantisme d'une leçon; la morale se dégage toute seule de l'observation fine et serrée, toujours juste, toujours spirituelle. Ni sensiblerie, ni affectation; des caractères variés et saisis sur le vif, des éclairs fréquents de gaieté contagieuse, une large part accordée à la vie physique, trop souvent comprimée chez nous, — voilà ce qui plaît dans ce livre sain et brillant à la fois, voilà ce qui fait grand honneur au pays dont il sort. On ne connaît guère à Paris, en fait d'Américaines, que de jeunes élégantes cosmopolites, un peu plus artificielles que toutes les autres et qui ne ressemblent nullement aux filles du docteur Carr.

Celles-ci, de petites provinciales de l'Ouest, sont les fleurs sauvages les plus fraîches et les plus sympathiques qui aient jamais fleuri dans le Nouveau-Monde, — et quelle adorable figure que celle de leur cousine Hélène, le type même de la résignation souriante ! (2)

TH. BENTZON.

(1) *Cœur Muet*, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot, 1 vol. illustré, 4 fr. Librairie Hachette, 73, boulevard Saint-Germain.

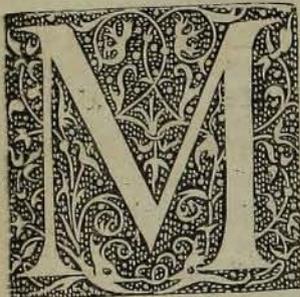
(2) *L'Ainée*, par J. Lermont, d'après S. Coolidge. 1 vol. in-8° illustré, 4 fr. 50. Librairie Hetzel, 18, rue Jacob.

RÊVEUSE (1)

~~~~~

O mon rêve, ô plaintif rossignol qui te poses,  
Pour chanter ta chanson, par un beau soir d'été  
Sur un arbre de mai tout fleuri de fleurs roses,  
Tais-toi, plaintif oiseau que j'ai trop écouté!

P. BOURGET.



MADAME Botrel écrit, penchée sur son papier. Son bureau est devant la fenêtre ; souvent elle lève la tête et, un peu anxieusement, regarde en bas dans le jardin, comme si elle attendait quelqu'un, puis, par un effort de volonté, elle se remet à écrire, mais on sent que son esprit est ailleurs.

Le soleil vient se jouer sur son front, et son visage un peu inquiet a, malgré ses quarante ans sonnés, une grande jeunesse et une expression de bonté parfaite. Tout à coup, on sonne à la grille du parc ; une jeune fille traverse rapidement la chambre en s'écriant : « Quel bonheur ! ce sont eux... »

— Que vont-ils nous apprendre, Thérèse ? répond M<sup>me</sup> Botrel.

— D'excellentes choses, mère, il n'en peut être autrement ! réplique son interlocutrice qui descend l'escalier avec une extrême rapidité. Sa mère la suit un peu moins vite. De loin, elle perçoit des éclats de rire où domine la voix claire de Thérèse.

« Je le savais, je le savais ! » répète-t-elle.

Au moment où M<sup>me</sup> Botrel arrive au détour de l'épaisse allée de tilleuls qui conduit à l'entrée, un jeune homme se précipite, l'enlace dans ses bras et l'embrasse en disant :

« Ah, mère chérie ! »

Elle l'étreint avec bonheur, tandis que de nouveau il la baise sur les cheveux, puis, se dégageant, lui offre son bras. Elle s'y appuie avec une joie profonde. Ils sont charmants ainsi, la mère et le fils, lui, grand, mince, à la figure intelligente et énergique, très fier de sa moustache naissante qu'il caresse sans cesse ; elle, avec ses cheveux bruns ondulés, se séparant en lourds bandeaux sur le front, ses yeux noirs profonds et réfléchis, et tout ce charme qui se dégage de la femme qui se possède, qui a vécu, pensé, souffert. Élançée et bien prise dans sa simple robe noire toute droite, elle a une dignité d'allures incomparable, si bien que de loin M. Botrel, qui les voit s'avancer, s'arrête atten-

dri, émerveillé, devant sa femme et son fils, rayonnants tous deux.

— Il ne me reste plus rien, alors, dit-il en s'approchant ; tu prends ta mère pour toi seul !

— Oui, papa ; je l'ai bien gagnée.

— Il a passé sa licence en droit avec succès Gina, reprend M. Botrel en s'adressant à sa femme, et nous avons maintenant dans la famille un avocat stagiaire...

M<sup>me</sup> Botrel lève la tête et regarde encore son René avec une petite larme dans les yeux, puis reportant ses regards vers son mari :

— Je suis bien heureuse ! dit-elle.

— Tu es la meilleure, la plus jolie des mères, lui répond son fils.

— Quelles folies débites-tu, s'écrie Thérèse, tu n'es pas dans ton bon sens ! Voyons, que veux-tu que tes compliments fassent à maman ?

Pendant que la jeune fille, fort animée, babilonne, sa sœur aînée, Christine, devient toute-rose, et M<sup>me</sup> Botrel presse affectueusement le bras de son fils, car ses éloges lui sont doux et elle aime infiniment lui plaire.

Alors, ainsi qu'une avalanche, arrive un petit garçon aux joues colorées comme des pommes d'août, aux yeux bleu clair, bordés de cils noirs, aux cheveux châtain frisés et abondants. Il grimpe sur le dos de René pour témoigner sa joie.

— Ah ! va, mon grand, tu as de la chance, plus d'école, plus de leçons !

— Allons, Marc, descends vite, car la cloche du dîner nous appelle, dit le *grand frère* au petit qui disparaît prestement en agitant en l'air ses mains toutes tachées d'encre.

— Je vais me les laver, dit-il. — Je crois que Mariette a fait une tarte ! ajoute-t-il aussitôt en détournant la tête et en se cognant contre un arbre.

— Venez, les fillettes, fit M<sup>me</sup> Botrel, en prenant sous chacun de ses bras Christine et Thérèse ; puis, s'adressant à son fils :

Tout le monde sera content, dit-elle, car tout le monde l'aime ici.

— Ah ! mère, c'est encore toi, tu le sais bien, qu'on aime en nous.

— Votre père surtout, si bon, si droit, si intelligent.

(1) Plusieurs des personnages de cette nouvelle se retrouvent dans *Gina, histoire d'une orpheline*, ouvrage du même auteur (1 vol. in-12, chez Delhomme et Briguët, éditeurs, 13, rue de l'Abbaye, à Paris).

Ils sont tous dans cette disposition heureuse où les cœurs se rapprochent, où l'expansion est facile, où le sourire reste sur les lèvres et n'est remplacé que par l'éclat de rire..., un de ces bons moments de joie et de tendresses familiales auxquels les serviteurs prennent part silencieusement, auxquels les choses mêmes semblent s'unir.

Le jardin a un air de fête, les fleurs ouvrent plus larges leurs calices, les arbres étendent mieux leurs branchages, et il semble que les oiseaux chantent plus joyeusement que de coutume. La nature sympathise ainsi avec l'homme ou, plutôt, l'homme prête à la nature ses propres impressions.

Christine, la fille aînée, a mis au milieu de la table une gerbe de roses mêlées de feuillages légers et, à la place de son frère, un petit bouquet de verveines rouges.

— Ah ! dit M. Botrel avec satisfaction, je reconnais là l'œuvre de notre poète... Christine pense à tous les enjolivements.

— Merci, sœur, répartit René en parant sa boutonnière.

Et la famille se met à table.

Le repas est des plus animés. René raconte son examen en imitant ses juges ; Thérèse rit ; chacun parle un peu à tort et à travers, puis la conversation s'engage sur les carrières.

Tout le monde est d'avis que René ayant la parole facile, étant fort bavard, fera un excellent avocat.

— Si tu étais homme, demande Thérèse à sa sœur aînée, que ferais-tu ?

— Je ne sais pas, répond Christine. Il est difficile de connaître la carrière propre à son caractère, celle où l'on sera un peu utile ; je ne me vois apte à rien ; je ne sais trop, en vérité?... dit-elle avec hésitation et d'une voix douce.

— Tu oublies, mon enfant, tes dispositions artistiques, reprend sa mère.

— Oh ! maman, des goûts seulement, et la conscience que tout ce que j'essaie est inférieur.

— Tu n'as pas assez confiance en toi-même, réplique M. Botrel.

— Ils sont très heureux, père, ceux qui peuvent croire en eux ! dit-elle avec mélancolie ; mais comme je ne suis qu'une femme, cela n'a guère d'importance.

— Oh ! oh ! mademoiselle, reprend son père avec gaieté, une femme a son importance. Dans la vie, mes filles, vous avez la plus belle part, celle de l'influence ; tandis que nous travaillons activement, vous travaillez silencieusement, et quel travail ! celui des âmes, des intelligences. Vous êtes sœurs, épouses, mères. Vous avez tout le bien à faire, tandis qu'il nous reste la partie aride. Votre mère a rendu ma vie douce et utile, et elle l'a rendue à beaucoup d'autres

encore. Votre pauvre grand-mère que vous avez un peu connue, vous, René et Christine, était une créature d'élite avant notre malheur, la mort de votre tante Hélène ; tu lui ressembles, Christine, beaucoup, surtout en ce moment... Quant à votre tante Louise, sous sa cornette, il n'est pas de visage plus aimable ; on sent Dieu en elle... Votre rôle est beau, mes enfants.

— Je suis contente de mon sort, déclare Thérèse, enchantée de vivre, de m'appeler Thérèse Botrel, d'avoir un père et une mère parfaits, un frère phénomène, une sœur idéale et un petit bonhomme de frère numéro deux avec lequel je puis encore me battre ou jouer à cache-cache mais, si j'étais homme, j'aurais été médecin, c'est une belle carrière où l'on peut faire beaucoup de bien.

— Moi, je serai... je serai... conducteur de pompe de pompiers ! annonce Marc.

Chacun se met à rire.

Le crépuscule vient ; le ciel au zénith est encore très clair, mais l'horizon s'assombrit et, peu à peu, un voile léger, lilas pâle, enveloppe toutes choses. On se tait après les santés portées. Le jardin est envahi par une demi-obscurité où s'estompent légèrement les arbres ; les figures se noient dans l'ombre. Ils goûtent tous cette heure d'union de famille. La mère contemple ses enfants avec une sorte d'extase qui donne à son visage une noblesse incomparable. Son mari s'est rapproché d'elle et lui a doucement posé la main sur l'épaule. Christine, ses grands yeux bleus levés vers le ciel, regarde rêveusement la clarté qui s'éteint ; Thérèse, muette, a complaisamment prêté ses genoux à la tête de Marc, profondément endormi, et elle joue avec les boucles soyeuses de l'enfant.

Un bruit de pas dans l'allée voisine les tire de leur contemplation.

— C'est Lambert et Augustine Aubin qui désirent féliciter le jeune maître sans attendre à demain, dit le domestique.

— Qu'ils viennent ! crie René, et il se lève en même temps que son père.

Lambert est le contre-maitre manœuvre de l'usine. Il se présente sans embarras, grand, les épaules carrées, l'allure un peu dandinante, le visage bruni, tanné par d'anciennes campagnes de matetot, éclairé par des petits yeux percés comme avec une vrille ; il tend sa large main à René.

— Là, monsieur, c'est pour vous dire, au nom des camarades, qu'on est content ; ça a couru comme une trainée de poudre aux alentours. Il n'y a que les mauvais, car il y a ben tout de même du mauvais monde, qui s'en sont pas égayés ; même voire que toutes les femmes étaient satisfaites, et elles ont député l'Augustine, comme quoi elle sait bien parler.

— Merci, mon brave Lambert, dit René, ce l'a

me cause une profonde joie. Je ne suis plus des vôtres et vous m'aimez encore.

— Pour sûr, c'est dommage que vous ayez été disposé sur la langue pour être avocat, mieux aurait valu que vous repreniez cette belle et bonne usine de votre père; pour ça, c'est regrettable; des patrons comme lui, on n'en trouve guère, et tout portefaix que nous sommes dans la vie, n'empêche que, grâce à lui, le fardeau pèse moins, et qu'au besoin on le pose à terre pour le reprendre ensuite... car nous sommes tous des portefaix ! sans exception.

C'était la théorie un peu fataliste, mais favorite, de Lambert, laquelle lui expliquait le cours des événements et l'aidait à en supporter beaucoup.

Augustine Aubin s'avance maintenant. Elle s'entretient d'abord mystérieusement avec M<sup>me</sup> Botrel, puis, après une pause, s'exprime à haute voix :

— Nous, les ouvrières, nous sommes heureuses aussi, et moi je suis très fière qu'on m'ait chargée de vous le dire. Monsieur René, nous vous aimons, parce que vous êtes le fils de votre mère...

— C'est assez, Augustine, interrompt M<sup>me</sup> Botrel, moi je n'ai pas passé d'examen aujourd'hui. Comment va votre malade ?

— Elle est faible, madame.

— Et je sais qu'elle ne se plaît point seule.

— Elle est un peu redevenue enfant et ne peut guère se passer de moi le soir; elle est habituée à ma présence, dit-elle avec satisfaction.

— Emportez-lui ces douceurs.

— C'est vrai, elle aime les bonbons comme une petite fille... il faut si peu pour la faire sourire, et elle est encore si belle quand elle sourit, madame !

Elle s'éloigne prestement, la petite femme aux joues rouges de carmin, vieille fille usée dans un labeur incessant et une tâche d'amour.

— Pauvre Augustine, dit Thérèse, toujours en admiration devant sa paralytique !

— Ce doit être bon d'aimer ainsi, en voyant constamment le grand côté des êtres et de la vie ! répond Christine.

— La vie est belle et bonne, ma Christine, ajoute M<sup>me</sup> Botrel en l'embrassant tendrement, ce n'est pas à ton âge qu'on en peut douter; puis, passant la main sur ses cheveux blonds, ondes et soyeux : — Es-tu triste ? dit-elle très bas, de façon que personne ne l'entende.

— Pourquoi le serais-je ? répliqua Christine avec un soupir.

— Allons nous coucher, les enfants ! fit alors M. Botrel; René dort debout, et, demain, il faut bon gré, mal gré, que je sois à l'usine à six heures.

Seul avec sa femme, une fois dans leur appartement, M. Botrel lui dit avec tendresse :

— Gina, ma femme bien-aimée, elle est loin l'époque de notre mariage ! Le temps s'avance, voilà les enfants grands, le fils devenu un homme; bientôt, nous marierons les filles; mais rien n'est changé pour nous.

— Au contraire, mon ami, nos liens se sont resserrés.

— Quand je songe à la bénédiction qu'a été ton entrée dans la famille, à ce retour à la raison de ma pauvre mère, grâce à tes soins, à ton amour, — à cette existence austère que tu as menée près de notre chère malade, à cette vie sans plaisirs à laquelle j'ai condamné tes vingt ans !

— Chut ! chut ! Marcel; je n'avais aucun mérite, au contraire; c'est toi qui as fait de ma jeune vie douloureuse une vie enviable et remplie.

— Nous voilà presque vieux !

— J'ai quarante ans et des rides, dit Gina en souriant et en se mettant devant son armoire à glace pour les contempler.

— Oh ! les chères rides, ma Gina, creusées par tes soucis et tes efforts constants... mais, maintenant, repose-toi et jouis de ton œuvre.

— Il y a encore bien à faire, mon ami, et j'ai un gros souci.

— Lequel ? demanda M. Botrel.

— Christine !... C'est une mélancolique... impressionnable et nerveuse. Il y a en elle comme un épouvantement de la vie réelle qui me désole.

— Ah ! bast, cela se passera, — un peu d'imagination; à dix-huit ans, les jeunes filles rêvent. Elle est admirablement jolie !

— Oh ! je le sais, dit vivement Gina, mais sa beauté ne peut la guérir ! Elle est bonne, ce qui est mieux...

\*\*

Dans la chambre des jeunes filles, le soleil glisse à travers les persiennes son joyeux rayon qui se reflète dans la glace avec un prisme formant au plafond une tache lumineuse et rose.

Christine se lève dès l'aube, tandis que Thérèse dort encore profondément; puis elle descend au jardin avec un livre sous le bras. L'air frais du matin lui caresse le visage et elle se met à sourire en arpentant les allées. Une large terrasse plantée de tilleuls donne sur la rue de l'Abreuvoir, peu fréquentée et fort tranquille.

En suivant une épaisse charmille où les pinsons lancent leurs notes gaies, elle arrive à la seconde partie du jardin accolée contre l'ancien château seigneurial, célèbre par ses hautes tourelles à clochetons, ses fenêtres cintrées et ses fines sculptures de Jean Goujon. Le long des épaisses murailles qui ferment le jardin, les pariétaires, les mousses dorées ont poussé parmi

les pierres ; au sommet, des œillets sauvages d'un rose ardent ont fleuri et forment une bordure retombante se mêlant au lierre.

Plus loin, dans le parc, derrière les grands arbres, la fabrique de papier vit et gronde, et les ouvriers sont déjà à l'ouvrage, mais le coin solitaire plaît davantage à Christine. Lorsqu'elle vient s'y asseoir, le matin, elle semble la fée de ces lieux.

C'est une nature romanesque et sensible, un cœur aimant, une imagination ardente que la fille aînée de Gina Botrel. Elle a de grandes envolées vers l'idéal, des aspirations à tout ce qui est bien et beau ; mais tout cela *se passe en dedans*. Elle n'a guère foi en elle, parle peu et songe volontiers. Entourée de famille, élevée par une mère aux sentiments délicats, au jugement parfaitement droit, elle trouve cette simple existence quotidienne monotone, cette suite de petites actions qui s'enchaînent puérile, et le terre-à-terre l'offusque et la désole. Elle voudrait vivre dans les nuages, au dire de Thérèse, qui n'a point tout à fait tort et sait, elle, fort bien tenir au sol. Christine, cependant, est dévouée, mais elle voudrait de grands dévouements à accomplir, des actes héroïques, et non point l'éternelle routine. En somme, elle croit, en son inexpérience et son naïf orgueil, que dans la vie le réel est laid et que le beau existe seulement dans l'imagination. D'un tempérament très artistique, c'est une « sensitive » qui vibre à tous les chocs ; elle s'efforce de bien faire, mais avec une telle tension d'esprit qu'elle dépasse le but.

Gina a tout essayé, mais vainement, pour calmer cette nature exaltée et inquiète, qui tient d'elle ses fougueuses aspirations, et de sa grand-mère, M<sup>me</sup> Botrel, une impressionnabilité exagérée. La religion, chez Christine, tourne à la crainte ou au scrupule. Bref, la pauvre jeune fille souffre beaucoup en ayant le bonheur à ses côtés parce qu'elle le cherche au-delà.

Quand Gina se tourmente, son mari secoue la tête et répond : « C'est une crise de jeunesse qui passera, et nous n'aurons point perdu notre temps. »

La mère combat silencieusement, sans rien brusquer, et prie Dieu d'aplanir la route de sa fille aînée.

Le parrain, Jean Gaypreydour, le grand compositeur de musique qui sait si merveilleusement faire chanter l'orchestre et enivrer son auditoire, a bien un peu contribué à développer le caractère spécial de sa filleule Christine. Quand, tout enfant, elle se blottissait dans un coin pour l'entendre jouer de l'harmonium, en joignant ses petites mains, il y avait en elle comme un écho lointain de ces chants divins. Ses cheveux blonds, d'or soyeux, crépelés, épais, nimbaient

son front élevé et rêveur, ses yeux bleu pâle, songeurs, bordés de longs cils noirs, lui donnaient une sorte d'étrangeté mystérieuse, et lorsque sa mère lui disait : « Va jouer, ma Christine, » elle répondait bas, tout doucement : « J'aime mieux écouter parrain Jean. »

Parrain Jean qui venait à Saint-Florentin pour travailler dans le calme, composait pendant de longues heures, tantôt notant et écrivant, tantôt s'abandonnant à une inspiration passionnée ; alors Christine, transportée, son menton posé sur ses deux mains, écoutait ravie. Et quand il se relevait, apercevant la fillette, encore tout enfiévré par le feu sacré, il la baisait au front en s'écriant : « Ah ! petite Ophélie, aime l'harmonie, le beau... cela ne manque jamais ! »

Elle le suivait d'un œil admiratif, tandis qu'il secouait ses longs cheveux et s'en allait au jardin encore tout haletant du grand travail de composition. Il venait souvent chez son ami intime, Marcel Botrel ; il était gai, de caractère facile et spirituel, on l'aimait bien ; il prétendait se retremper dans cette famille. Vieux garçon, ayant eu son roman d'amour, c'était un sentimental qui disait tout en musique et avait de belles inspirations larges et souvent plaintives.

« N'importe ! déclarait-il, c'est une sereine jouissance d'entrevoir une pensée sublime et d'essayer de la rendre de son mieux ! »

Gina faisait certainement grand cas de sa musique, mais dans l'envolement des harmonies, elle savait garder le calme et le bon sens que Jean Gaypreydour n'avait pas et que Christine était joyeuse de perdre.

Jean avait dirigé l'éducation musicale de sa filleule qui montrait des dispositions très remarquables ; à dix-huit ans, elle possédait un admirable talent de pianiste et surtout d'organiste. Elle aimait la peinture, dessinait finement d'après nature, ébauchait de jolies aquarelles, et longuement, avec une patience infatigable, faisait des miniatures.

Mais le ménage l'ennuyait affreusement, et la simple existence de famille lui semblait horriblement prosaïque.

Aussi l'aube silencieuse et embaumée, les douces senteurs matinales, les bruits de campagne naissants, c'était son heure à elle, et son monde idéal que personne ne pouvait troubler. Elle avait des joies pour une fleur épanouie, pour une libellule aux ailes de gaze transparente, pour un appel d'oiseaux dans les branches, pour une pensée d'un livre qu'elle avait lu, et qu'elle gardait tout le jour sans en parler de peur de la déflorer ou d'être incomprise.

Et pourtant, Christine, toutes ces douces choses intimes sont meilleures partagées ; toutes ces voix ont chanté et chantent même encore dans l'âme de ta mère, que ton frère a prise

pour confidente, et qui est restée jeune dans sa gravité. Ton père les comprendrait à merveille, lui qui a le cœur et l'esprit si délicats. — Pourquoi souffrir ainsi, jeune fille, et pourquoi te taire? Un jour, tu te reporteras tout attendrie vers ce passé, et tu comprendras!

.....  
 Dans la salle à manger, on est réuni pour le repas du matin.

— C'est gentil de s'éveiller n'ayant plus de souci d'examen, déclare René; j'ai une faim d'ogre, j'accapare toutes les beurrées.

— Ne te gêne pas, triomphateur, répond Thérèse; je vais, de mes mains blanches, t'en confectionner tant que tu en voudras. Pour la joie que tu as causée aux chers parents, tu mérites tous mes égards. Tiens! voilà maman et père...

Laissant son couteau planté dans le pain, elle court vers eux, joyeuse et légère comme une alouette.

Christine paraît.

— Bonjour, Aurore! Qu'avons-nous composé, ce matin? Un sonnet, une ode; une ballade?...

— Vilaine taquine, réplique M<sup>me</sup> Botrel, au lieu de plaisanter ta sœur, lève-toi de bonne heure, comme elle.

— Oh! quant à cela, non, maman; dormir est une trop excellente chose pour que je la néglige; je renonce à mon lit vers huit heures, habitude fort raisonnable. Ma chambre est faite, d'ailleurs, et Christine, de ses doigts de rose, ne toucherait pas à un balai.

— Je suis fâchée de ta peine, je t'assure, Thérèse, dit Christine.

— Mais non, c'est chose convenue... Seulement, tu m'as promis de finir la broderie de mon cousin; c'est trop long. — Vingt-septième tartine!... la veux-tu, René?

— J'ai mon compte, mignonne.

— Papa, maman, Marc?... non?... adjudgée alors! — Et elle mange. — Quel joli soleil aujourd'hui! Si tu veux, Marc, nous allons faire en courant trois tours de jardin.

— Au galop?

— Au grand galop!

\*\*\*

Il faut partager la besogne, dit M<sup>me</sup> Botrel, debout au milieu de la salle à manger, dont la grande table est couverte de fleurs.

— Je succombe, répond Thérèse, sous l'organisation matérielle. Christine ne s'occupe que de sa musique!

— Mais vos amies doivent venir tantôt, je crois? demande M<sup>me</sup> Botrel.

— Nous les attendons. Juliette Lemire a promis de s'occuper des bouquets. Les six demoiselles Hanriaut doivent coudre les cordons de lierre — avec tous leurs doigts... Deux fois six fois cinq doigts, combien cela fait-il, Marc?

— Ça fait douze mains! répond Marc.

— Il s'en tirera toujours, celui-là! reprend-elle en riant. — As-tu sorti les tentures blanches, maman?

— Oui, mon enfant.

— Et l'échafaudage?

— Lambert s'en occupe.

— On a décidé que cela serait au fond de la charmille.

— Près de l'usine, ma fille; la grille sera ouverte, la procession se fera dans notre jardin, on y pénétrera directement en suivant l'allée du Connétable.

— Les reposoirs du pays sont très soignés et celui du château toujours admirable; mais vois-tu, mère, il faut que nous nous surpassions cette année. René doit nous guider pour l'installation.

— Je veux faire le fond en verdure avec une croix de roses et de bégonias à fleurs de corail. Cela s'harmonisera bien avec les tentures de velours.

— Mais voilà notre monde!...

Juliette, la fille du percepteur, paraît très élégante et fort roide, avec son *profil de médaille romaine*, comme dit orgueilleusement son père. Rien n'est simple en elle, chacun de ses mouvements est calculé; elle semble fort préoccupée de conserver sa dignité. Thérèse l'imite à ravir, malgré les représentations de M<sup>me</sup> Botrel, qui n'aime pas beaucoup ces mimiques, mais à la satisfaction de René qui trouve cette petite Juliette fort pimbeche, pour une camarade d'enfance.

Elle ôte avec soin son chapeau de paille, s'assied très droite sur le bord de sa chaise, tire une ménagère contenant du fil, de la ficelle rose, des ciseaux, un poinçon, des aiguilles, et lie ensemble des touffes de fleurs.

— Quelle chance que tu aies apporté un arsenal! Juliette, dit Thérèse; moi, je cherche constamment mes outils; je les égare dans les feuillages, dans les corbeilles... et je me mets cinquante fois de suite en colère en les cherchant.

— Il est beaucoup plus aisé de procéder avec méthode, répond Juliette d'un air posé.

— C'est vrai, mais ma nature n'a rien de méthodique. Que veux-tu? j'arrive tout de même, mais je suis mobile.

A ce moment, surviennent les demoiselles Hanriaut, les filles du juge de paix, tenant par la main le dernier petit garçon. Ce sont six bonnes et simples créatures, vêtues de robes un peu fanées, trop courtes pour les aînées, trop longues pour les plus jeunes; on devine que les vêtements se transmettent dans la famille. Elles sont un peu intimidées de leur entrée dans la riche demeure de l'usinier. Sans prétentions pour la plupart, habituées à contempler

l'existence difficile de leurs parents, d'une intelligence peu brillante, elles produisent l'effet d'un petit pensionnat en décadence. De plus, par respect pour leurs ancêtres, on les a affublées de noms antiques et étranges : Zulma, Apollonie, Pacifique, Modeste, Albine et Désirée. Quant au fils âgé de quatre ans, on l'a nommé Bien-Aimé. Sans ces noms rococos, personne ne remarquerait, sans doute, leurs douces figures insignifiantes, leurs membres anguleux (sauf pour Albine qui est toute rouge et toute ronde) et leur déplorable timidité.

Zulma annonce que sa mère a ses névralgies ; M<sup>me</sup> Hanriaut les a presque continuellement. Est-ce un prétexte pour ne pas sortir et se reposer un peu en l'absence de tout son monde ? Sont-ce réellement des douleurs ? On ne la voit jamais sans qu'elle porte la main à ses bandeaux plats et tout gris, en disant :

— J'ai bien mal à ma pauvre tête !

Et le seul fait d'élever six filles et un garçon avec les maigres appointements d'un juge de paix de campagne peut bien lui occasionner ces perpétuelles névralgies !

Elles se mettent activement à coudre sur un ruban des feuilles de lierre pour les disposer en guirlandes, après avoir recommandé à Bien-Aimé, que Marc entraîne avec impétuosité, de ne pas grimper aux arbres, de ne pas se casser la tête, de ne pas déchirer sa veste qui a été confectionnée avec amour, par M<sup>me</sup> Hanriaut, dans un ancien paletot de son père, et dont la forme rappelle vaguement celle d'un sac de pommes de terre.

Juliette Lemire lorgne leur costume avec pitié.

Thérèse et sa mère sont particulièrement affectueuses envers elles ; toutes deux ont des tendresses communicatives pour les timides et les attristés.

M<sup>me</sup> Botrel va de l'une à l'autre en dirigeant l'ouvrage, parle à Zulma de son brevet supérieur qu'elle prépare, à Apollonie de ses classes de piano, à Pacifique, la moins pacifique des créatures, des fleurs qu'elle apprend à monter. Au milieu d'elles, Thérèse jette son mot, son rire sonore, et parfois répand même à pleines mains les pétales effeuillées pour la procession du lendemain. Elle va chercher dans l'office les réserves de gâteaux, et en offre si aimablement que tout le monde est vite à l'aise ; la glace rompue, on n'entend plus dans le salon qu'un bavardage assourdissant. Tout à coup, Désirée se hasarde à demander d'où vient certain son d'orgue qui se perçoit à peine.

— Christine, répond M<sup>me</sup> Botrel, étudie sa partie dans un trio de M. Gaypreydour qu'on doit jouer, ici, pendant la bénédiction. C'est une cantate inédite de notre ami ; je la crois d'un grand sentiment religieux.

— Ce morceau sera très beau, si M. Gaypreydour le dirige, dit Apollonie qui vit dans la musique, se destinant au professorat, et absorbe tous les jours sept heures de piano pour se « faire les doigts ».

— Eh ! sans doute, fit Thérèse ; moi, j'en suis transportée au septième ciel, comme saint Paul, et je crois que « ma prière a des ailes ».

— Il n'est point besoin de musique pour cela, mon enfant, réplique M<sup>me</sup> Botrel. N'as-tu pas lu dans *l'Imitation* : « Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes, la pureté de cœur et la simplicité. »

— Qui est très pur, maman ?

— Ceux qui s'observent sans cesse, dit Juliette Lemire avec calme, certaine d'être de ceux-là.

— Les tout petits enfants, répartit Zulma Hanriaut.

— Vous avez raison, répondit M<sup>me</sup> Botrel ; pour les autres, c'est le secret divin...

— Moi, je suis sûre que ceux qui se croient l'âme immaculée, ne l'ont pas, déclare Thérèse. Ils sont gonflés d'orgueil « comme des outres vides ». Et d'un geste rapide, elle semble envoyer cette remarque à Juliette, derrière son dos.

— Thérèse ! fit sa mère gravement.

— Et qui est simple, maman ? réplique l'espiègle avec une mine contrite.

— Toi ! répond sa mère.

— Simple?... Bébête ! tu veux dire, maman ?

Les travailleuses se mettent à rire, et le silence se rétablit. On écoute le jeu grave, lent, pénétrant de Christine ; et quand, au bout de quelques instants, celle-ci ouvre la porte du salon, un applaudissement général la salue.

Elle devient rouge, puis s'arrête incertaine.

— C'est ta musique ! lui crie-t-on.

— Oh ! non, pas la mienne, répond-elle, celle de parrain Jean ! Je réclame une place...

Alors, avec l'intention d'être aimable, elle va s'asseoir à côté d'Albine Hanriaut, dont les mains rouges s'allongent démesurément hors de deux manches maintes et maintes fois rebordées. Elle cherche en vain un sujet de conversation sans en trouver un seul. Albine, une personne de dix ans, est très affairée en cousant, se pique affreusement les doigts, et devient cramoisie sous le regard de la « céleste Christine », comme on la nomme dans la famille Hanriaut. Enfin, Christine aussi embarrassée que la fillette, laquelle ne s'en doute guère, lui demande un peu au hasard :

— Travaillez-vous beaucoup ?

— Oui, répond Albine (qui n'a encore cultivé que la lecture et l'écriture et n'a, d'ailleurs, de goût développé que pour la cuisine et le ménage), j'ai raccommoqué ce matin les gilets de flanelle de papa.

C'était tomber bien bas, après les hauteurs du contrepoint!... Christine s'éloigne déconcertée.

M. Botrel apparaît à ce moment.

— Quel zèle dans ce charmant atelier, dit-il en souriant, on y fait presque autant de bruit qu'à l'usine!

— Et s'adressant à sa femme :

— Gina, ne mènes-tu pas ces demoiselles du côté des charpentiers? Lambert s'escrie de son mieux, et tous les ouvriers font preuve d'un bon vouloir qui mérite des encouragements.

Ne demandant pas mieux que de remuer un peu, les jeunes filles accueillent volontiers l'invitation.

Elles se répandent dans le vaste jardin, joyeuses et tout unies sous cette influence simple et douce qu'exerce autour d'elle M<sup>me</sup> Gina Botrel.

Lambert et quelques manœuvres ont dressé la charpente d'un reposoir monumental qui sera recouvert de velours blanc. Ils clouent avec entrain, et parfois chantent.

En apercevant les dames, Lambert descend de son échelle.

— Cela sera beau, madame, dit-il avec respect et fierté tout à la fois. Ici, il y a bien quelques têtes faibles, mais pas d'enragés. Le bon Dieu peut encore circuler. Et puis, vous savez, si toutes les patronnes prenaient, comme vous, le soin de rapprocher les distances du pauvre monde et du riche monde, il y aurait moins de communards... ça ne sait pas toujours!... Ça peine dur, allez, et ça ne veut pas comprendre que toutes les classes ont leurs portefaix...

Lambert ne peut terminer un discours sans y placer son *Eurêka*, sa philosophie résumée.

Après quelques conseils d'organisation, la société s'éloigne, et il reste seul.

— Quelles bonnes gens! se dit-il à lui-même, cette procession annuelle est une occasion de bienfaits qu'ils croient qu'on ignore au pays, mais qu'on connaît tout de même. Il n'y a pas une famille qui n'ait ses nippes pour y représenter. Le connétable, en inventant cette manifestation-là pour éloigner la peste, a eu vraiment une crâne idée!

Puis, apercevant encore la bande de jeunesse au détour d'une allée...

— Ces demoiselles Hanriaut, c'est plus pauvre que nous, continue-t-il en haussant les épaules. Vaut mieux rester ouvrier, ma vieille!

Et il se remet à taper ses clous en mesure.

Le goûter a été préparé, et les fleuristes y font honneur, surtout les petites Hanriaut qui ne mangent pas souvent de friandises. S'attendant au lunch, elles ont peut-être même très mal déjeuné et elles se rattrapent.

Bien-Aimé met des provisions dans ses poches, au grand scandale de M<sup>le</sup> Lemire qui le dénonce.

Honte et désespoir!... Semblables aux frères de Joseph qui retrouvent la coupe dans le sac de Benjamin, les sœurs sont très humiliées.

— Laissez-le donc, ce moutard! est-ce qu'il sait? à quatre ans! s'écrie Thérèse; d'ailleurs, c'est moi qui le lui ai dit.

Zulma, Apollonie, Pacifique, Albine et Désirée poussent une exclamation de satisfaction; Bien-Aimé cesse ses cris perçants, et M<sup>me</sup> Botrel étale sur la table un large papier blanc qu'elle remplit de gâteaux « qu'il emportera ».

Tout rayonnant, le petit marmotte :

— J'en donnerai à papa et à maman!

On se sépare. La femme de chambre de Juliette Lemire est venue la chercher, et sous son ombrelle rouge, elle s'éloigne avec précaution, n'effleurant que du bout des pieds les pavés pointus des rues de Saint-Florentin. Puis, toute la tribu des Hanriaut se retire. Les jeunes filles ont passé une délicieuse journée qui aura son lendemain. Elles sont radieuses, épanouies et vont embrasser M<sup>me</sup> Botrel avec élan. Celle-ci est bien une de ces âmes « tournées en haut », selon l'expression de Lamartine, qui répandent autour d'elles une salubre et pénétrante douceur, reflétant leur paix intime, leur constant désir du bien, leur charité pleine de tendresse.

— Les pauvres chères filles! dit Thérèse en se penchant sur la terrasse pour les regarder défiler.

— Leur existence n'a, certes, rien de gai! répond M<sup>me</sup> Botrel, et j'admire sincèrement les parents. Ils doivent avoir de cruels soucis!

— Je crois qu'ils sont tous arrivés à ne plus vivre que végétativement, répartit Christine.

— Oh! non, répond sa mère; au milieu des occupations les plus inférieures, l'âme vit et plane, si le devoir est là. Les demoiselles Hanriaut me rappellent, par leur nombre, des amies d'enfance, les demoiselles Pickinon, sept Américaines, des sœurs, mes camarades de pension, jolies comme des amours. Il y en avait une que j'aimais beaucoup.

— M<sup>me</sup> Agnès?

— Oui.

— Elle t'écrit toujours, mère? demande Thérèse.

— Aux grandes occasions. C'est un bon souvenir. Plus tard, mes chéries, vous saurez comme il est agréable de se rappeler. Malheureusement, les amitiés ne sont pas toujours stables; la distance, les différences de positions et, il faut bien l'avouer aussi, le changement des goûts et des caractères!...

— On change donc beaucoup? demande Christine.

— Oh! oui, répond M<sup>me</sup> Botrel. La vie et l'expérience modifient les idées. Et quand même, ne doit-on pas chercher à se perfectionner?

— Plus je cherche la perfection et l'idéal, et moins je réussis ! pense Christine.

M<sup>me</sup> Botrel semble lire dans son cœur.

— Où sont-elles les demoiselles Piquepinson ? demande Marc qui suit sa première idée.

— En Amérique.

— J'irai, moi ; je veux aller chez les sauvages, apprivoiser des tigres comme Robinson Suisse !

Puis, avec la versatilité des enfants :

— Vous ne savez pas que Bien-Aimé a grimpé après la volière et a déchiré sa culotte, et comme

il y avait déjà une reprise à cet endroit-là !... Albine a dit qu'il faudrait recoller ça.

— La pauvre maman sera désolée. C'est Albine qui a la spécialité des raccommodages, dit Christine.

— C'est un brave et courageux petit monde, reprend M<sup>me</sup> Botrel.

— Elles sont heureuses, songe Christine, de ne rien voir au delà.

AYLICSON.

(La suite au prochain numéro.)

## A UN MYOSOTIS

**S**OUVIENS-TOI, dit la fleurette,  
Qu'une âme envoie au poète...  
Oui, chère petite fleur,  
Pour mon malheur,

Je me souviendrai, fleur pâle  
D'où nul parfum ne s'exhale,  
Bleue et pâle, et chère fleur,  
Joie et douleur.

Mignonne, qui t'envoie ?  
C'est la grâce, c'est la joie ;  
Qui te reçoit, triste fleur ?  
Un triste cœur.

Et que voudrais-tu me dire,  
Pâle, mais prête à sourire ?  
Tu murmures : « Souviens-toi ».  
— « Oui, mais de quoi ? »

Que son cœur est bon et tendre ;  
Que je pourrais y prétendre,

Et qu'elle est exquise à voir  
Comme l'espoir.

Voilà ce que tu veux dire,  
Mais je ne puis te sourire,  
O pâle fleur, triste et doux  
Souvenez-vous.

Car tu me dis autre chose,  
Fleur bleuisante un peu rose,  
Chère fleur du souvenir  
Qui fait souffrir.

O fleur qu'une âme m'envoie,  
Comme un souvenir de joie,  
Tu réveilles sans savoir  
Un désespoir.

Tu fais que je me rappelle !...  
Orne pourtant, fleur cruelle,  
Ces vers qui me seront chers  
Entre mes vers.

Jean AICARD.

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

### ÉPÉE ET CHAPEAU BÉNITS DE L'ARCHIDUC FERDINAND D'AUTRICHE

Dans le château d'Ambras, à une demi-lieue d'Innsbruck, existait autrefois une magnifique collection d'armures de princes et de guerriers célèbres, ainsi qu'un grand nombre d'objets rares et précieux. Cette collection avait été formée par les soins de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>. En 1806, après la cession du Tyrol à la Bavière, elle fut transportée à Vienne, comme propriété particulière de la maison d'Autriche, et placée dans le palais du Belvédère. Entre autre curiosité, on y voit plusieurs présents donnés par différents papes à l'occasion de campagnes contre les Turcs : une épée bénite, envoyée par Jules III à l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> ; un chapeau ducal et une épée bénite envoyés par Pie V à l'archiduc Ferdinand. Ce chapeau est de velours noir à forme haute et étroite ; il est orné d'un Saint-Esprit brodé en perles, et des perles servent de boutons. Au-dessus de la tête, est figurée l'image du soleil, dont les rayons dorés sont représentés par un triple rang de perles et courent dans tous les sens.

Les capitaines illustres, qui, par leurs exploits, avaient bien mérité de l'Eglise ou triomphé des infidèles, obtenaient jadis du pape l'épée et le chapeau bénits. Outre l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> et l'archiduc, son fils, un grand nombre de princes et de capitaines ont reçu l'épée et le chapeau, entre autres Louis XI, roi de France ; don François d'Aragon, fils du roi Ferdinand de Sicile ; Jean Sobieski, roi de Pologne ; don Juan d'Autriche, et le prince Eugène de Savoie.

# LES FIERTÉS DE ROSENN

I



AR le grand portail qui ouvrait sur le jardin de la Retraite de V..., une véritable foule se répandait dans les larges allées sablées.

Des sœurs converses, très rouges sous leurs cornettes blanches et tout essoufflées, tant étaient rapides leurs allées et venues, guidaient les arrivants vers une grande salle où deux religieuses les saluaient avec une aménité grave, et les faisaient placer sur des sièges soigneusement rangés.

Bientôt les vides furent presque tous comblés, quelques retardataires, entrant les uns après les autres, se glissèrent discrètement le long des murs, et l'on ferma les portes. C'était la distribution des prix, précédée d'une représentation théâtrale au profit des pauvres.

Sur la scène, installée dans le fond de la salle, il y avait un va-et-vient perpétuel.

Les jeunes actrices, très émues, fort affairées, achevaient de prendre leurs dispositions.

M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand, la maîtresse de diction, distribuait ses derniers conseils, rassurait les timides, et faisait réciter aux étourdies les passages dont elles n'étaient pas tout à fait sûres.

Dans les coulisses, quelques curieuses se glissaient par les larges baies cintrées, derrière les balustres et les colonnes du décor à l'antique, fort bien réussi, et essayaient d'en pénétrer les secrets.

Enfin il se fit un grand silence après le bourdonnement de ruche qui n'avait cessé de se faire entendre. M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand s'esquiva, le tintement argentin d'une sonnette retentit par trois fois, et le rideau aux plis rouges frangés d'or se leva avec une lenteur majestueuse.

Bien que l'on ne fût pas *au théâtre*, avant même qu'un mot n'eût été prononcé sur la scène, un murmure flatteur s'éleva de tous les coins de la salle, et il s'en fallut de peu que l'on n'applaudit.

La jeune fille qui s'avancait, prête à aborder son rôle, eut un regard étonné et ne se décida à parler qu'après un instant d'hésitation naïve.

— Est-ce toi, chère Élise?... ô jour trois fois heu-  
[reux!...

Sa voix chaude et vibrante, son jeu mesuré exempt aussi bien d'exagération que de gau-

cherie, ravirent l'auditoire que sa vue seule avait déjà charmé.

Elle était grande, mince, l'ovale de son fin visage extrêmement pur s'encadrait d'admirables cheveux bruns disposés en torsades et entremêlés de bandelettes d'or. Sous la frange veloutée de ses longs cils, deux yeux magnifiques, d'un bleu à la fois limpide et profond, rayonnaient d'intelligence et de bonté.

Sa longue robe à la juive ajoutait à la noblesse, à la dignité, j'allais presque dire à la majesté de son maintien.

Elle rendait ce rôle d'Esther, si difficile et si complexe dans sa touchante simplicité, avec un art si réel et une telle vérité que, plus d'une fois, quelque main étonnée essuya furtivement une larme soit sous une voilette de tulle, soit au coin d'une moustache grise.

Une petite brunette à qui une physionomie mobile et spirituelle tenait lieu de beauté, lui donnait la réplique dans le rôle d'Élise; une grande jeune fille aux traits accentués, au geste décidé, à l'allure quelque peu masculine, personnifiait Assuérus; une autre fort belle avait, avec un grand dévouement, accepté de représenter l'odieux Aman.

Les rôles secondaires étaient tous très bien tenus et les chœurs, irréprochables d'ensemble, complétaient une interprétation sinon parfaite, du moins très bonne.

Il n'y détonnait ni une faiblesse, ni un ridicule, malgré cette difficulté très grande pour les pensionnats de faire tenir par des jeunes filles les rôles masculins.

Lorsque le rideau fut retombé au milieu du bruit des applaudissements, la belle Esther courut à M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand qui lui souriait, cachée derrière un portant.

— Ah! fit-elle avec un soupir de soulagement, c'est fini, enfin!

— Enfin? répéta étonnée la brune et pétulante Élise; seriez-vous fatiguée, Rosenn?

— Non pas fatiguée, Berthe, mais... je ne sais comment expliquer cela... un peu gênée... tant d'attention, de regards!...

— Dites tout d'admiration. Ah! ma chère, vous êtes bien étrange; je ne me lasserais jamais d'être admirée, applaudie...

— Rosenn est plus sage que vous, interrompit d'un ton indulgent M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand. Vous, Berthe, vous jugez superficiellement; elle, va au fond des choses. L'excès des honneurs, de l'adulation, le succès enfin ne lui suffit pas.

— C'est une fumée qui se dissipe si vite! mur-

mura pensivement la belle jeune fille. Qui pourrait s'en contenter ?

— Moi, oh ! parfaitement. Mais, sans indiscretion, que vous faudrait-il donc, Rosenn, pour être heureuse ?

Dans les yeux bleus de Rosenn, une flamme fugitive brilla.

— Être aimée ! fit-elle d'un accent profond.

La religieuse lui mit doucement la main sur l'épaule.

— Chez Berthe c'est l'imagination qui est trop ardente, dit-elle de sa voix grave, mais non sévère ; chez vous, Rosenn, c'est le cœur. Défiiez-vous de l'intensité de ses sentiments, ma chère petite enfant ; ils vous feront bien souffrir.

Rosenn baisa la main de sa dévouée conseillère et rejoignit ses compagnes qui avaient déjà échangé leurs costumes de théâtre contre la robe d'uniforme.

Sa propre transformation fut vite opérée, mais elle ne rentra pas dans la salle où l'on distribuait les prix.

Elle avait terminé ses études depuis l'année précédente et n'était demeurée au couvent que parce que son oncle, le capitaine Mériadec, le seul parent qui lui restât, ne faisait que toucher barre au pays, tous les six mois, entre ses voyages de long cours.

Bientôt cependant, le vieux loup de mer allait revenir, prendre sa retraite et, se fixant dans la maison de famille, jusqu'alors abandonnée, appeler sa nièce et pupille auprès de lui.

Rosenn n'avait plus que deux mois à attendre.

Ces deux mois semblaient lourds à son impatience. Non qu'elle désirât voir le monde pour lui-même ; sa nature douce et réfléchie se plaisait peu aux fêtes bruyantes, et elle ambitionnait surtout la douce vie de famille.

Certes, à la retraite, ses jours coulaient paisibles, mais l'affection de ses compagnes, celle même plus éclairée et plus profonde des religieuses, ne lui suffisaient pas.

Elle ne pouvait se dissimuler que les unes l'aimaient surtout par devoir, les autres, par un attrait naturel, en raison de la facilité d'attachement départie à la jeunesse, et qui perd son ardeur et sa force dès que se sont envolées les belles années, dès que le temps et l'éloignement ont commencé leur œuvre dissolvante et amené l'oubli.

D'ailleurs, Rosenn avait l'amitié exclusive, et s'attachant à peu de personnes, ne savait pas le faire sans passion.

Jusqu'alors elle n'en avait eu que deux : dans son enfance, son oncle, le rude marin qui se faisait pour elle doux et docile comme un agneau, céda à tous ses caprices, souscrivait à toutes ses fantaisies.

Elle pleura et se désola de longs jours avant

de s'habituer à son absence et à la règle invariable du pensionnat.

Peu à peu, elle se fit à sa nouvelle existence, mais son petit cœur, froissé, comprimé dans ses élans par la régularité méthodique qui préside à toutes les actions d'une communauté, se replia sur lui-même.

Il ne voua d'affection profonde qu'à M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand dont la douceur attirante enhardit sa farouche timidité.

Et comme il faut, aux âmes d'enfant surtout, une âme amie en laquelle déverser ses joies et ses peines, comme on se lie à cette âme, en raison du dévouement et de l'amour qu'on y trouve, Rosenn, privée de mère et la retrouvant presque en M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand, lui avait voué un véritable culte.

Ce sentiment était si profond que l'enfant en avait souffert, car elle avait la tendresse jalouse et admettait difficilement le partage.

Aussi que de fois sa chère maîtresse lui avait-elle fait des remontrances à ce sujet, lui prédisant toutes les déceptions qu'elle se préparait de ce chef !

Tandis que la mère supérieure, de sa voix sonore et grave, lisait le palmarès, que les élues offraient leurs fronts rougissants aux couronnes du triomphe et aux baisers enorgueillis des parents, Rosenn se promenait, mélancolique, dans les allées solitaires bordées de grands arbres, dont la verdure sombre s'étoilait déjà, aux ardeurs du soleil d'été, de quelques feuilles jaunissantes.

La jeune fille se laissa tomber, lassée, sur un banc, et de son mouchoir de batiste elle épongea son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

Une grande tristesse lui venait sans qu'elle sût s'en défendre, et amenait à son insu des larmes sous ses paupières.

M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand devait partir sous peu. On l'avait nommée supérieure d'une des plus importantes maisons de l'ordre, et l'obéissance commandant d'accepter les honneurs et les abaissements avec le même détachement, la religieuse n'avait eu à formuler ni désir, ni regret.

Rosenn, très volontaire, ne se résignait pas, avec la même soumission passive, au fait accompli. Tout en elle se révoltait à la pensée amère de la séparation... Et encore deux mois, deux grands mois d'isolement avant de revoir son oncle !...

Un gros soupir souleva sa poitrine oppressée, et à ce soupir, il lui sembla qu'un souffle léger répondait.

Interdite, elle leva les yeux, et aussitôt une vive rougeur empourpra ses joues.

Elle quitta le banc moussu sur lequel sa fatigue morale, plus encore que sa fatigue physique l'avait jetée, et ébaucha un mouvement de retraite.

Dans l'endroit le plus ombragé par les platanes aux larges feuilles découpées, elle venait d'apercevoir un jeune officier qui s'avancait lentement.

Lui aussi rougit, puis, se découvrant respectueusement, balbutia une excuse.

Il avait quitté la grande salle où, entré des derniers avec sa tante, il n'avait pu trouver de siège et où la température était vraiment suffoquante...

— Mais, ajouta-t-il, je me retire, Mademoiselle, désolé d'avoir troublé votre méditation.

Il s'éloigna discrètement, tandis que Rosenn la saluait d'un faible sourire.

Comme il atteignait la porte du couvent, la foule des parents et des élèves en sortait.

— D'où venez-vous donc, Roland? lui demanda une fillette de dix ans qui portait encore sur ses longues boucles blondes une couronne de laurier doré et dont les bras étaient chargés de volumes rouges et bleus.

— Vous avez disparu comme une ombre, mon ami, reprit la mère avec un reproche mêlé de quelque dépit.

— Veuillez m'excuser, ma tante, je ne trouvais qu'un charme très relatif à l'appel de tant de noms à peu près inconnus... et puis, littéralement, j'étouffais.

— Laure, vous le voyez, a obtenu quelques succès, mais cela doit vous être indifférent.

— Pas du tout, ma tante, protesta le jeune homme. Laisse-moi te féliciter, mignonne... C'est très beau, tant de prix !... A ton âge je m'estimais bien heureux d'avoir pu décrocher celui de version latine ou de thème grec... Ma pauvre mère, qui gémissait de ma paresse, n'osait en demander davantage.

En dépit de l'air intéressé qu'il s'efforçait de prendre, l'officier n'était guère aux paroles qu'il débitait à la bambine rouge d'orgueil. Il songeait à la belle jeune fille entrevue sous les grands platanes de l'allée solitaire, et qui lui avait paru si charmante dans sa mélancolique lassitude.

Du premier coup d'œil, il avait reconnu la touchante Esther... Pourquoi donc, au lieu de recueillir les récompenses qu'avaient dû mériter sans peine l'intelligence qui éclatait dans son regard et la précoce sagesse que décelait son sourire sérieux, pourquoi donc errait-elle seule ainsi et triste au milieu du plaisir général?

— La comédie vous a-t-elle amusée, mon cousin? demanda ingénument Laure, amenant ainsi la conversation juste au point souhaité par Roland.

— D'abord, ma fille, c'est une tragédie, fit la mère d'un ton sec, et ensuite ton cousin est trop coutumier du théâtre moderne pour apprécier le vieux classique. Quant à moi, je n'aime pas ces exhibitions dramatiques. Cela donne aux jeunes filles un aplomb, une suffisance...

— Je crois plutôt, ma tante, objecta le jeune homme d'un ton déférent, que cela les forme aux manières aisées, au parler naturel et correct... A propos, dis-moi donc, ma petite Laure, comment se nomme cette belle Esther?

— N'est-ce pas qu'elle est jolie, Rosenn? C'est une élève qui a fini toutes ses classes, mais qui reste au couvent parce qu'elle est orpheline. C'est la préférée de M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand. On l'aime bien, pourtant elle est si drôle!... Elle n'a pas d'amitiés particulières.

— Il me semble que c'est défendu...

— Raison de plus, répliqua l'espiègle; mais Rosenn c'est la sagesse même; elle en est triste à force d'être sage...

— En tout cas, elle est charmante et très distinguée, M<sup>lle</sup>... Rosenn?...

— Rosenn Mériadec.

Ce nom évoqua un vague souvenir dans l'esprit de Roland.

Il y avait plus de trois ans qu'appelé aux colonies avec le régiment d'infanterie de marine dont il faisait partie, il n'était revenu à Kerléannou; cependant, il se rappelait avoir entrevu de loin en loin, autrefois, et pendant très peu de jours chaque fois, un brave capitaine au cabotage qui portait ce nom.

Il ne put s'empêcher de rire à cette idée, tout rapprochement lui paraissant impossible entre la belle et fière promeneuse du Jardin de la Re traite et le vieux marin, fils et frère de paysans, que sa mémoire lui représentait assis devant sa porte, son béret de laine sur les yeux, les mains dans les poches, et une vieille pipe brûlée entre les dents.

On l'appelait le père Mériadec, tout bonnement, ses matelots comme les autres, et il était si laid, avec son rude visage noir de hâle, tanné et ridé comme un vieux parchemin, sa barbe inculte et son épaisse toison grisonnante!

La petite Laure, qui était bavarde comme une pie, ne laissa pas à son cousin le temps de s'absorber dans ses réflexions.

— Oh! que vous êtes gentil Roland! s'écriait-elle en battant des mains, que vous êtes gentil d'être venu nous chercher! Est-ce que c'est vrai que vous nous emmènerez dès ce soir à Kerléannou?

— Non seulement dès ce soir, mais tout de suite; nous trouverons le coupé tout attelé et tu n'auras que le temps de déposer tes lauriers. Ta mère n'aime pas à voyager après la nuit tombée.

— Mon cher ami, vous pouvez me taquiner à loisir... Je ne m'habituerai jamais à vos paysages nocturnes; ils sont d'une tristesse à donner le frisson.

— Enfin, Gabrielle, Yolande et Sidonie, — oh! Sidonie surtout! — m'ont absolument recommandé de ne pas vous laisser perdre une minute.

Le père de Laure, M. de Plouharnel, président de la Cour de V\*\*\*, parut aussitôt que le marteau eut retenti sur sa plaque de fer ouvragé.

Le grand portail ouvrait sur une large cour au milieu de laquelle deux chevaux bai-brun, attelés à un coupé armorié, piaffaient impatients.

Le magistrat sourit amicalement à sa femme, serra la main du jeune officier et couvrit de baisers la blonde tête de la petite lauréate.

— Je suis content de toi, de ton travail, de tes succès, dit-il doucement d'un accent ému; maintenant, sois tout au plaisir, Laurette, tu l'as bien gagné! Va vite te préparer, mettre ton manteau, ton chapeau. — Vous ne changez pas de toilette, Marie?

— Je prends seulement mon cache-poussière; tout est prêt, n'est-ce pas Fernand?

— Ma chère amie, Simone a dû exécuter vos ordres; j'ai vu les valises fermées et bouclées dans le vestibule; quand vous voudrez, Joseph les chargera à côté du cocher.

— Voici Laure, elle a été expéditive. Donnez les ordres, Fernand.

La présidente fit monter la fillette et s'installa à son tour sur le drap capitonné des coussins. M. de Plouharnel, après avoir surveillé le transport des valises, embrassa sa femme, sa fille et ferma soigneusement la portière.

— Je vous rejoindrai après-demain samedi, dit-il; en attendant, embrassez Gabrielle pour moi. A samedi, Roland.

Le jeune homme échangea avec son oncle une cordiale accolade et s'élança sur son cheval, qu'un groom lui amenait.

Les voyageurs partirent d'une allure rapide.

Quelques heures seulement séparaient de la ville le château de Kerléannou. La présidente employa son temps à gourmander Laure.

Gourmander était son occupation favorite. Son mari, ses filles, ses domestiques, passaient tour à tour au laminoir de ses critiques.

D'une bonne famille picarde, elle n'avait pu, comme elle le disait, se faire aux têtes chaudes des Bretons, perdre les habitudes flegmatiques et tant soit peu méticuleuses des gens du Nord.

Tout en elle, — le physique et le moral, — protestait contre les tendances de son entourage.

Son mari était un Breton *bretonnant*, et ses deux filles, Gabrielle et Laure, le décalque fidèle de leur père.

Quand M. de Plouharnel, après bien des démarches et grâce à l'appui d'amis influents, avait été nommé premier président à V\*\*\*, il n'avait pu contenir son bonheur.

Ses opinions, très franchement royalistes, son refus catégorique de se rallier, ne fût-ce qu'en apparence, à l'Empire, l'ayant mis tant soit peu en disgrâce près du monde officiel, il n'avait osé

réver ce changement inespéré: revenir au cœur du cher pays natal et si près de sa sœur, la baronne de Kerléannou.

Une ombre se mêlait cependant à cette grande joie du père et des filles. Les lamentations de M<sup>me</sup> de Plouharnel ne cessaient de retentir, jetant une note discordante dans l'harmonieux concert.

Peu ambitieuse, elle ne se souciait guère d'entendre pompeusement appeler son mari: « Monsieur le premier... », surtout puisqu'il fallait payer cet honneur d'un exil qui lui apparaissait cruel, en dépit des assurances optimistes de son mari.

Quitter cette bonne et paisible ville de Doullens où elle était née, où elle avait grandi sans s'en éloigner jamais! sa maison aux murs crépis de blanc, aux persiennes dont le gris très doux donnait un demi-jour si reposant aux appartements; et les larges corridors aux mosaïques blanches et noires, et les escaliers aux marches de chêne ciré, les chambres aux tapis épais, la cuisine avec ses cuivres reluisants et ses faïences éblouissantes!...

Elle était avant tout femme d'intérieur, cette chère M<sup>me</sup> de Plouharnel, et Doullens lui plaisait surtout parce que ses habitants, assez paresseux, restaient volontiers chacun chez soi, ce qui simplifiait beaucoup les visites et les réceptions.

A V\*\*\*, on fêta le retour du président comme celui d'un nouvel Enfant prodigue, et la pauvre présidente dut, à son corps défendant, voler de fête en fête.

Après quatre ans, ces souvenirs étaient encore vivaces et irritants au fond de son cœur.

Tout en roulant le long d'un chemin assez cahoteux, bien que ce fût la route vicinale, elle gémissait à chaque sursaut du coupé, se remémorant tous ses déboires en ce maudit pays que son mari qualifiait d'*idéal*.

Idéal!... et chaque samedi, le jour des pauvres, il défilait dans la cour des tas de malheureux couverts de verminé!... Oh! les pauvres de Doullens étaient, sans contredit, autrement propres!...

Idéal!... là-bas, à Kerléannou, c'était désolant... pas de tapis dans les chambres!... un beau plancher de chêne, c'est vrai, des lames de trente centimètres de large et d'une seule longueur... un plancher monumental, peut-être, mais glacial!...

— Maman, c'est l'été!...

— Laure, ma chère, une petite fille bien élevée ne parle que quand on l'interroge. D'ailleurs l'automne n'est pas loin, et à la campagne, — ces vieux châteaux sont très humides, — la fraîcheur vient vite.

— Maman, dès le quinze septembre, on fait du feu dans toutes les cheminées

— Ta tante veut me garder jusqu'en octobre, mais je ne resterai certes pas... Le feu, dans ces grandes cheminées où l'on brûle des fagots entiers, brille aux yeux mais ne réchauffe pas... Parlez-moi d'un bon poêle ronflant, c'est économique...

— Mais pas si gai que de voir pétiller la flamme...

— Ah! que tu es bien fille de ton père!... Gabrielle et toi vous me désolerez... Le feu est-il fait pour égayer ou pour chauffer?... Vous ne serez jamais pratiques, mes pauvres petites!

La présidente soupira et leva les yeux au plafond du coupé avec une expression navrée.

En s'abaissant vers la terre, ils rencontrèrent la silhouette élégante de Roland qui, au trot allongé de son alezan, précédait de quelques mètres la voiture et, à cette vue, les idées de la présidente suivirent une pente plus riante.

Il était charmant, Roland, d'une taille haute et bien prise, et son uniforme sombre cadrait bien avec sa physionomie brune et sérieuse.

De toute la Bretagne et de tous les Bretons, seul, peut-être, il avait eu l'heur de plaire à M<sup>me</sup> de Plouharnel dont les yeux exercés découvraient si impitoyablement la *petite bête* en les plus parfaits.

C'est que Roland, pourvu du joli grade de lieutenant, en passe, très jeune, de devenir capitaine; de plus, bien fortuné, bien posé, ayant un beau nom et un gracieux prénom et enfin, et surtout, Roland lui paraissant doué d'un caractère très doux et très froid, lui faisait l'effet d'un genre idéal.

Gabrielle, sa fille aînée, allait avoir dix-neuf ans; elle était très jolie, blonde comme les blés mûrs, avec de grands yeux de pervenche... il ne lui manquait que d'être *pratique*!... Hélas! en ce monde, bien peu sont assez privilégiés pour posséder à la fois toutes les qualités.

M<sup>me</sup> de Plouharnel convenait que, avec un peu moins d'enthousiasme et un peu plus de sens rassis, Gabrielle eût été parfaite.

Roland, tandis que la bonne présidente le caressait du regard, trottait toujours, enchanté de pouvoir s'entretenir à son aise avec ses pensées, interlocutrices bien plus agréables, lui semblait-il, que sa parente, laquelle mêlait toujours, même à ses plus aimables conversations, quelques gouttes de vinaigre. Ainsi qualifiait-il ses perpétuelles critiques.

En ce moment surtout, il était absorbé, captivé par le souvenir de l'apparition qui s'était dressée devant lui, sous les grands platanes du couvent.

Il y revenait sans cesse, d'ailleurs, et, en même temps qu'il revoyait le doux et blanc visage, les yeux d'un bleu profond comme la mer, et les bandeaux bruns, soyeux et ondulés, qui encadraient cette suave figure, il lui semblait que,

tout autour de lui, le frémissement de la brise dans les arbres, le chant du chardonneret moqueur, le battement d'aile des tourterelles et des ramiers qui passaient, rapides, au-dessus de sa tête, tout, jusqu'au trot cadencé de sa monture, scandait à ses oreilles les deux syllabes du nom charmant tombé tout à l'heure des lèvres de la petite Laure :

— Rosenn!... Rosenn!...

Tout à coup, le jeune homme tressaillit.

Il venait d'entendre glisser la glace du coupé et il croyait bien aussi avoir perçu son nom à lui, jeté dans l'espace, par la voix aigrette de la présidente.

On n'était encore qu'à moitié route. Roland n'ignorait pas qu'il était le favori de sa tante, mais peu glorieux d'un tel privilège, il ne se sentait pas le courage de supporter, une heure et demie durant, le verbiage de M<sup>me</sup> de Plouharnel.

Il se garda donc bien de tourner la tête vers le coupé et de ralentir l'allure de son cheval.

Cependant, il entendait parfaitement sa tante crier au cocher :

— Joseph, gagnez-donc M. Roland, qui n'est pas à portée de ma voix.

Sournoisement, sans que, du coupé, il fût possible de saisir l'imperceptible mouvement de son bras, Roland chatouilla de sa cravache l'oreille de son bel alezan. Le fringant animal, peu habitué aux caresses de ce genre et ayant rarement besoin d'excitant, s'enleva sur les jarrets, fit mine de vouloir se cabrer et, après un saut sur place qui mit en relief l'adresse et la force de son cavalier, partit à fond de train, salué par un grand cri d'effroi de la présidente.

— Ah! mon Dieu! gémit elle lorsque, une heure plus tard, elle retrouva le jeune homme debout à la grille du parc et lui offrant la main pour descendre, Roland vous êtes bien imprudent de monter une bête aussi ardente! Ma pauvre Armelle, ce malheureux enfant se tordra le cou quelque jour.

M<sup>me</sup> de Kerléannou sourit très doucement, serra la main de sa belle-sœur, et se recula pour laisser passer un essaim de robes roses et bleues qui entourèrent les arrivantes.

La présidente embrassa sa fille aînée, ses deux nièces : Yolande, du même âge que Gabrielle, et Sidonie, une bambine d'un an plus *vieille* que Laure, puis, accrochant au passage le bras de Roland, tout morfondu, elle recommença ses doléances.

## II

Beaucoup de soleil et beaucoup de poussière; un petit vent d'orage, tiède et soufflant bas, soulevant sur les routes d'épais tourbillons et poudrant d'un duvet gris uniforme les feuilles

des arbres, les fleurs dorées des ajoncs, l'herbe des talus et les habits de gala des paysans; une foule compacte se pressant aux alentours de l'église, le long des boutiques foraines mal abritées sous leurs tentes de toile rapiécée et décorée; les cloches lancées à toute volée, jetant à la brise, du haut de la flèche aigüe, leur carillon le plus joyeux; des chants, des rires, parfois le bruit d'une dispute s'élevant du milieu de la place : c'était le Pardon de Kerléannou.

A force de persécuter leur mère, et surtout la présidente, beaucoup plus difficile à persuader que l'excellente M<sup>me</sup> Armelle, les jeunes filles et les enfants avaient obtenu que l'on jouerait du Pardon jusqu'au bout et qu'on ne rentrerait au château qu'à l'heure du feu d'artifice que, depuis un temps immémorial, le premier artificier de V... faisait partir, chaque année, du haut de la terrasse de Kerléannou.

Ce n'était pas Ruggieri, assurément, mais enfin, les pièces, assez variées, ne faisaient pas trop long feu et les braves paysans n'en demandaient pas davantage.

Ce fameux Pardon, gros de tant d'attractions, depuis les fêtes religieuses, qui étaient très belles, jusqu'aux plaisirs profanes, composés de manèges de chevaux de bois pour les enfants, de panoramas et des boutiques de bijoutiers ambulants pour les jeunes filles, des jeux de boule et de maillet pour les gars, et enfin, du feu d'artifice pour tous; ce fameux Pardon avait lieu le 8 octobre, fête de Sainte-Brigitte, la patronne de Kerléannou.

L'automne, exceptionnellement doux, semblait un second été.

Gabrielle et Laure de Plouharnel avaient des robes de batiste rose, Yolande et Sidonie des costumes très frais et très coquets de percale Pompadour.

Elles avançaient au milieu de la foule, toutes roses sous leurs chapeaux canotiers, battant le sol du bout de leurs ombrelles-cannes à la poignée enrubaillée, souriant à droite, saluant à gauche, d'un léger signe de tête.

Et elles babillaient; les deux grandes à voix basse, se chuchotant très près de l'oreille, avec des rires étouffés, mutins et moqueurs; les petites tout bonnement, parlant et riant à plein gosier et regardant de tous leurs yeux émerveillés, voulant s'arrêter à chaque boutique, acheter des joujoux, des rubans, tirer aux loteries, goûter aux crêpes, aux berlingots et aux nougats.

Roland marchait derrière, d'un pas résigné, entre les deux dames, remorquant la présidente qui, très lassée, se faisait traîner. Elle s'appuyait fort et se plaignait du vent, du soleil, de la poussière, d'être bousculée d'une façon par trop égalitaire, et de ne couloier que des vestes de droguet ou des cotillons de futaine.

Le jeune homme écoutait passivement, glissant seulement, de temps à autre, un coup d'œil d'envie vers le groupe jeune et gai dont les rires, discrets ou sonores, lui parvenaient dans les bouffées du vent, séduisants comme une tentation, agaçants comme une ironie.

A un détour du chemin tracé autour de la place par la double rangée des baraques, les jeunes filles s'arrêtèrent court et quelques vives et joyeuses exclamations retentirent.

Gabrielle se tourna tout d'une pièce vers les deux dames.

— Maman, ma tante, dit-elle de sa voix claire comme un son de cristal, je suis bien contente. Je retrouve une de mes bonnes amies de la Retraite. Oh! vous la connaissez tous, même Roland. Vous l'avez vue le jour des prix de Laure. Rosenn Mériadec. — Rosenn, ne vous dérobez donc pas!

De force, Gabrielle lui prenait les mains, l'attirait dans le cercle qui se formait, curieux.

Rosenn se laissait faire, sans empressement, sans embarras, souriant de ce sourire paisible qui donnait tant de charme à sa bouche sérieuse et à ses yeux bleus, un peu sombres et fiers.

Avec une parfaite aisance, elle répondit par une profonde inclination aux paroles très cordiales de M<sup>me</sup> de Kerléannou, à celles d'une amabilité banale et fortement nuancée de froideur de la présidente, puis, tout à coup, elle vit Roland qui, chapeau bas, la saluait respectueusement.

Rosenn fit un petit salut de la tête, très correct, mais elle rougit légèrement.

— Oh! puisque je vous ai retrouvée, Rosenn, disait gentiment Gabrielle, nous allons nous promener ensemble toute la soirée, voulez-vous?

Et pour prévenir l'objection qui naissait déjà sur les lèvres de M<sup>lle</sup> Mériadec, elle ajouta vivement :

— Yolande sera si contente de faire votre connaissance! Je lui ai bien souvent parlé de vous, et puis, nous causerons de notre chère M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand.

— Alors, je veux bien; mais pas jusqu'à la fin du Pardon. Je serai obligée de vous quitter à la baissée du jour.

— Vous êtes seule, Mademoiselle? interrogea M<sup>me</sup> de Plouharnel, mettant, dans son accent, tout l'étonnement désirable pour indiquer combien elle était choquée de ce manquement aux convenances.

— Pardon, Madame, ma vieille servante, Mannon, m'accompagne; mais je suis si connue dans tout le pays, que je pourrais courir seule deux ou trois lieues à la ronde.

— Mon Dieu!... Et madame votre mère!...

— Je n'ai plus mes parents, Madame, remarqua la jeune fille tristement.

— Ah oui! au fait c'est juste. Laure vous l'a

dit Roland... hum!... Laure me l'a dit le jour de la distribution des prix. Je l'avais oublié et je regrette de vous rappeler un souvenir pénible.

— Il est très doux aussi, Madame. Les orphelins aiment à parler des êtres chers qu'ils ont perdus.

M<sup>me</sup> de Kerléannou, silencieuse, regardait longuement la jeune fille.

Rosenn, à qui cette sorte d'étude n'avait pas échappé, leva à son tour sur elle ses yeux expressifs où se peignait une certaine surprise. Elle se demandait ce qui lui valait d'être examinée avec une si grande attention.

Sa toilette était d'une simplicité pleine de distinction et d'un goût exquis : Une robe et une tunique de mousseline à pois brodés, garnies de rubans moirés d'un bleu très clair et, sur son chapeau de paille blanche, des touffes de myosotis d'eau mêlaient à une écharpe de tulle, aussi légère qu'un nuage, leurs aigrettes d'un azur pâli et leurs feuilles longues et délicates tout emperlées de rosée.

— Mademoiselle, dit enfin M<sup>me</sup> de Kerléannou, votre nom me rappelle un nom bien connu de moi, et votre visage...

— On dit que je ressemble beaucoup à ma mère, interrompit Rosenn simplement, et vous l'avez bien connue en effet : Sainte Mériadec était votre sœur de lait, Madame.

— Vous êtes la nièce du père... pardon, du capitaine Mériadec ?

— Du père Mériadec, oui, Madame, répondit la belle jeune fille sans que la blancheur de ses joues se nuancât de la moindre teinte de rouge; et vous m'avez vue souvent, bien petite, courant dans les champs avec l'heureuse liberté d'un jeune faon. Depuis la mort de mes parents, je dois tout à mon oncle. C'est lui qui m'a fait élever à la Retraite. C'est à lui que je dois de connaître tout ce que j'ai appris de beau et de bien. Aussi, Madame, je l'aime autant que j'aimerais mon père et ma mère, si Dieu me les avait laissés.

— Il mérite votre reconnaissance, Rosenn, mais je vois que ses peines n'ont pas été perdues. Il ne doit rien regretter. Puisque vous êtes à Kerléannou, c'est qu'il est aussi de retour. J'aurai grand plaisir à le revoir.

— Mon oncle ne reprendra plus la mer, Madame. Je l'ai trouvé vieilli et fatigué, et puis l'œil du maître manquait aux métairies; Coatserhò est bien délabré; il le fait réparer. S'il plaît à Dieu, nous y vivrons paisibles tous deux. Il serait heureux, Madame, si vous vouliez venir voir les travaux et l'aider de vos conseils.

— J'irai certainement, ma chère enfant. J'aimais trop Sainte, ma sœur de lait, pour n'avoir par gardé un peu de cette affection à son frère et à sa fille.

— Vous êtes bonne, Madame.

— Je n'oublie jamais le dévouement que l'on m'a témoigné ! Dites à Alain Mériadec, Rosenn, que j'irai chez lui cette semaine, et vous, enfant, venez souvent à Kerléannou, vous y serez accueillie en amie.

Rosenn remercia avec cette grâce simple et digne qui lui était familière, puis, sur la demande des enfants, on se remit en marche.

Cette fois, Roland, abandonnant la présidente, marchait sur la même ligne que les jeunes filles.

Il n'adressait guère la parole à Rosenn, mais il l'écoutait parler. Gabrielle, d'une nature expansive, débordait de joie et échafaudait, pour les jours suivants, projets sur projets.

M<sup>lle</sup> Mériadec, tout en y accédant, corrigait ce qu'ils avaient de trop fantaisiste et, d'un mot, les ramenait à de justes proportions avec une sûreté de vue et une rectitude de jugement qui émerveillait l'officier.

Sa voix grave, d'un timbre très doux, avait un charme pénétrant et, à ce cadre de blondes qui l'entouraient, sa beauté brune empruntait un relief saisissant.

Roland se sentait heureux sans savoir pourquoi. Cette fraîche jeunesse avait pour les yeux et pour le cœur, se disait-il, quelque chose de si réjouissant ! lui, *le vieux de trente ans*, comme il s'intitulait quelquefois, en rajeunissait littéralement.

Le fait est que M<sup>me</sup> de Plouharnel ne le reconnaissait plus.

Où étaient le sérieux et la froideur qui, en lui, avaient séduit la rigide présidente ?...

Il venait de détailler, dans un langage plein d'enthousiaste poésie, les beautés de la vieille église gothique devant laquelle s'extasiait Rosenn avec tout l'amour d'une enfant du pays.

Puis la voyant rire de la maladresse des gars qui s'exerçaient gauchement à manier la carabine, il prit l'arme à son tour et, successivement, éteignit les lumières qui apparaissaient à travers les yeux et la bouche d'une horrible tête enluminée, cassa un nombre incalculable de pipes et cet œuf merveilleux qui monte et descend dans un jet d'eau.

Il gagna à une loterie une soupière monumentale en faïence blanche et bleue et Gabrielle un pot à tabac, en terre jaune, entouré d'un cordon de feuilles de lierre argentées.

Au milieu d'un grand éclat de rire, Roland troqua sa soupière contre l'article de fumeur de sa cousine, et il fallut cet échange pour rassérer la présidente qui ne cessait de pousser des soupirs à faire tourner tous les moulins à vent d'alentour.

La cloche, tintant le dernier *angelus*, et la buée grise qui, peu à peu, voilant le soleil, annonçait la venue de la nuit, rappelèrent à Rosenn qu'il était temps de regagner Coatserhò.

Elle appela la vieille Manon qui, tout en devisant avec une autre *ancienne*, la suivait à quelque distance, prit congé de ses compagnons de hasard en promettant une prochaine visite à Kerléannou et, s'éloignant de son pas leste et jeune, elle ouvrit la barrière de bois qui donnait accès dans le cimetière.

Elle le traversa dans toute sa largeur et franchit le seuil de l'église.

Un prie-Dieu portant, en lettres découpées sur une plaque de fer, le nom de sa mère, était attaché, par une chaînette, à l'un des piliers.

Rosenn s'y agenouilla et pria la tête dans ses mains.

Au bout de quelques minutes elle se leva, fit signe à Manon et reprit sa course, en coupant au plus court, par un sentier tracé au milieu des taillis et des landes.

Le soir, avant le feu d'artifice, tandis que l'on soupaît au château, ce ne fut qu'un concert de louanges en l'honneur de la charmante Rosenn.

Seule, M<sup>me</sup> de Plouharnel se montrait récalcitrante à l'éloge.

— Quelle idée baroque, grommelait-elle, bien digne assurément d'une cervelle détraquée de vieux marin, que de faire donner une éducation de *demoiselle* à la fille de paysans qui peut-être ne savaient pas lire !

— Je vous demande pardon, Marie, dit doucement M<sup>me</sup> de Kerléannou. Sainte Mériadec, élevée elle-même au couvent, avait reçu une instruction plus soignée que celle de la plupart de ses compagnes. Le capitaine Alain, qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu, n'est pas non plus un ignorant.

— Mais cette petite, avec son chapeau orné de fleurs qui rappellent Ophélie, son écharpe diaphane et ses souliers mordorés, ne fait-elle pas pitié ?

— Par exemple ! exclama Roland.

— Ceci est un travers, je vous le concède, Marie, mais il est inconscient aussi bien de la part de l'enfant que de celle de l'oncle.

— Et les études !... Voilà une paysanne qui possède l'histoire, la géographie, la physique, la chimie et les sciences naturelles aussi bien que Yolande ou Gabrielle.

— Mieux, oh ! bien mieux que moi, maman, s'écria Gabrielle. Je chiffonnais en cachette des robes et des chapeaux de poupée, tandis qu'elle pâlisait sur ses livres. Et elle me disait : « Vous ne serez donc jamais sérieuse, Gaby ; c'est si intéressant d'apprendre ! »

— Rosenn paraît douée d'une intelligence remarquable.

— Oh oui ! ma tante, elle apprenait presque sans peine et M<sup>me</sup> Saint-Ferdinand affirmait n'avoir jamais eu de meilleure élève.

— Vous le voyez, ma sœur, il eût été cou-

pable de mettre la lumière sous le boisseau. On doit développer le bien partout où il éclot.

— Et puis, poursuivit Gabrielle avec chaleur, Rosenn tire si peu vanité de tant d'avantages !... elle n'est fière ni de son savoir, ni de sa beauté ! Et comme elle est charmante ! n'est-ce pas, Roland ?

— Charmante, répondit M. de Kerléannou comme un écho fidèle.

— Mon Dieu ! ma pauvre Gabrielle est-elle sottre ! maugréa tout bas la présidente. Et courroucée de ne pouvoir traduire plus ouvertement sa pensée, elle lança à sa fille aînée des regards fureux.

Celle-ci continuait le plus tranquillement du monde, en câlinant M<sup>me</sup> de Kerléannou :

— Que vous êtes bonne, chère tante, de l'avoir invitée à venir. Je serai si heureuse de la revoir, car je vous assure que je l'aime beaucoup. Tu verras, Yolande, si elle est gentille en tous points.

M<sup>me</sup> de Plouharnel, de plus en plus nerveuse, ne pouvait tenir en place.

Roland, très attentif, ne perdait aucune des paroles de sa cousine, laquelle éprouvait une naïve fierté de ce succès inaccoutumé.

Enfin une détonation retentit, suivie de hurrahs frénétiques ! La présidente bondit sur place et poussa ses filles et ses nièces vers une des fenêtres.

— Le feu d'artifice ! cria-t-elle dans un élan de joie presque sauvage. Oh ! Roland, voyez donc ce panache d'étincelles.

D'une main de fer, elle entraînait le jeune homme, passablement agacé de cette tyrannie, vers l'embrasure la plus éloignée de celle où se pressaient les jeunes filles.

M<sup>me</sup> Armelle, beaucoup plus calme, prit place à côté d'eux, et Gabrielle dit d'un ton surpris à Yoïande :

— Aurais-tu jamais cru, ma chère, que maman, si indifférente d'ordinaire à tous les plaisirs, fût aussi intéressée par une fête de village ?

M<sup>lle</sup> de Kerléannou crut être bien fine et deviner très juste en répondant à sa cousine, non sans la faire devenir rose comme une pivoine :

— Peut-être ma tante a-t-elle remarqué que Roland t'écoutait d'un air trop charmé. Elle est très sévère, ta mère !... Le fait est que mon frère était suspendu à tes lèvres.

— Taquine ! balbutia Gabrielle en cachant ses joues empourprées derrière les lames d'ivoire de son éventail.

— Ne te fâche pas, Gaby, reprit Yolande tendrement. Tu sais bien que je t'aime comme une sœur.

Baronne S. DE BOUARD.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE MUSICALE

Deux opinions qui ont du bon. — Jour de l'an et Noël — Concerts et auditions — Théâtres lyriques. — Musique d'étranges et nouveautés.



**P**LACÉE derrière deux dames trop causeuses, à l'une des dernières séances du Châtelet, nous entendions, malgré nous, pendant un intermède, des bribes de conversation où la musique, il faut le reconnaître, n'avait pas la moindre part.

— Ah ! quel ennui, disait la plus âgée, voici revenir encore le Jour de l'an avec ses souhaits, ses obligations de toutes sortes, ses dépenses forcées, et cela après une saison d'Exposition où le budget du superflu est épuisé un peu chez tout le monde.

— Excepté chez ceux qui en ont tiré profit, répondit la plus jeune dame, car je connais plusieurs exposants qui n'ont qu'à se féliciter de leurs magnifiques affaires. Il y aura au contraire, dans toutes les branches du commerce et de l'industrie, un choix plus brillant qu'à l'ordinaire de remarquables emplettes à faire pour les cadeaux d'usage.

— Oui, c'est possible, mais on ne se les arrachera pas, si les bourses sont vidées et d'ailleurs, ce sera surtout pour échapper aux sourires hypocrites, aux vœux menteurs, que beaucoup de maîtresses de maison feront comme moi. Je pars le 15 décembre, pour revenir à la fin de janvier, ainsi que j'ai fait l'an dernier. Notre santé s'en trouvera fort bien, et ma mère sera si heureuse de gâter ses petits-enfants pendant six semaines !

— Mais c'est de l'égoïsme, cela, répliqua la jeune mondaine, et d'ailleurs tout le monde n'a pas une tendre grand-mère, hélas ! pour aller se faire dorloter à la campagne. Et que de plaisirs charmants vous abandonnez, et dont vous privez vos fillettes. Brrr !... j'ai froid, rien qu'en pensant à la neige sur les arbres, le seul spectacle dont elles pourront se récréer !

— Elles y comptent bien, reprit la dame âgée, et se promettent précisément de véritables parties de sain exercice avec cette neige ; leur seule crainte est qu'il n'en tombe pas, ou trop peu. Du reste, elles auront au château leur *Christmas*, beaucoup plus important qu'à Paris. L'arbre de Noël sera un arbre véritable qui aura, en plus des lanternes vénitiennes, la lune et les étoiles suspendues au ciel, pour lui servir de dôme. Que de surprises se balanceront à ses branches, au moment où la joyeuse fanfare du pays entonnera l'air favori de grand-mère...

La dame allait nommer cet air, lorsque les trois coups d'archet annonçant la reprise du concert, amenèrent un formidable accord qui couvrit sa voix, et nous ne pûmes savoir quel était cet air préféré.

En France, le Jour de l'an était autrefois, exclusivement, le jour commémoratif des cadeaux, des souhaits, des surprises. Mais depuis un certain nombre d'années, nous avons pris à nos voisins les Anglais et les Allemands, la mode, chère aux enfants, des arbres de Noël, qui joue un si grand rôle dans ces deux pays.

C'est dans les classes peu aisées que se conserve la vieille et touchante tradition du petit soulier. Rien de charmant comme cette jeune mère, empressée et attentive, glissant un mignon présent dans le soulier de son bébé endormi, et plaçant le tout dans la cheminée. Le matin venu, l'enfant y court et recueille son jouet, persuadé que c'est l'Enfant-Jésus qui, pendant la nuit de Noël, a déposé ce don. Ce sont des joies dans toute la maison, jusqu'au soir, pour les petits déshérités, et c'est aussi une bien douce trêve aux soucis quotidiens pour la pauvre mère. Surtout, n'oublions pas de joindre aux jouets que nous offrons à ces intéressants protégés de l'Enfant-Jésus, une bonne paire de souliers fourrés, car il peut s'en trouver qui en manquent... et l'on serait bien embarrassé pour placer notre présent dans la cheminée.

Malgré la distraction involontaire causée par les chuchotements de nos deux voisines, nous avons pu admirer la belle exécution du « Prélude » de *Lohengrin*, et de la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux*. M<sup>me</sup> Krauss, toujours superbe de sentiment et de style, ainsi que l'inimitable « Symphonie pastorale, » de Beethoven, ont été vivement acclamées.

C'est en l'église Saint-Eustache que nous avons retrouvé M. Lamoureux et son savant orchestre.

Il s'agissait de la célébration de la Sainte-Cécile, qui a lieu chaque année par les soins de l'Association des artistes musiciens. L'exécution de la « Messe solennelle » de M. Ambroise Thomas, avait attiré une foule compacte dans l'immense basilique, où les beautés magistrales de cette œuvre maîtresse ont été admirablement mises en relief par l'orchestre, les chœurs et les solistes. Le grand orgue tenu par M. Dallier, avec la supériorité que nous avons souvent constatée ici, rendait à cette solennité un peu du caractère vraiment religieux que lui enlève toujours le profane orchestre. Combien nous eussions préféré, malgré l'immense talent de

Sivori qui a exécuté à l'offertoire une belle « prière » et un « *Andante* » de sa composition, entendre l'orgue remplir les voûtes sacrées de ses grandioses harmonies ! Et, redisons-le une fois encore, y a-t-il quelque chose de plus pénétrant, de plus musical, de mieux combiné comme lois de sonorité, comme effets d'acoustique, que ces antiques tonalités du plain-chant, — le *Te Deum*, par exemple, — qui descendent, invisibles, et semblent passer sur les fronts des fidèles prosternés, comme une bénédiction divine !

Les pages capitales de la messe d'A. Thomas sont le *Credo*, surtout la strophe : « Il viendra juger les vivants et les morts. » L'*O Salu aris* se rapproche, selon nous, du genre italien. L'*Agnus Dei* semble avoir été écrit pendant une heure de rêverie contemplative, sous un ciel d'Orient. Quant au *Laudate*, c'est une des plus splendides choses que l'on puisse entendre. Les chœurs y soutiennent, sur de larges notes, les formules majestueuses du plain-chant, tandis que l'orchestre exécute de fougueux dessins, pleins de grandeur et d'entraînement.

Il est vraiment difficile pour un maître aussi délicat et distingué de souhaiter exécution plus parfaite de son œuvre. Mais nous dirons toujours : gardez les violons pour les ariettes, les danses, le théâtre, et laissez l'orgue traduire seul, dans la maison de Dieu, les saints cantiques et les hymnes sacrées.

N'oublions pas de mentionner le succès de M. Colomer, lauréat du concours Rossini, dont l'œuvre : *Les noces de Fingal*, très mélodique et fort habilement orchestrée, a eu les honneurs d'une exécution admirable. On le comprendra si nous ajoutons qu'elle était confiée à la « Société des Concerts » et son éminent chef, M. Garcin.

À l'Opéra-Comique, nous avons à signaler les très heureux débuts de M<sup>me</sup> Landouzy dans le *Barbier*, de Rossini, et la brillante reprise de *Mireille*, ce charmant opéra de Gounod, que le maître a réduit de cinq à trois actes en changeant le dénouement. Les âmes sensibles seront heureuses de ne plus voir mourir cette gentille Mireille, dont nous avons dit le charme exquis à chacune de ses apparitions sur la scène française, en 1834 et 1874. Cette œuvre, toute de poétique inspiration, est le digne pendant de *Roméo et Juliette*, comme valeur musicale et comme grâce passionnée. Si M<sup>me</sup> Carvalho y laissa d'impérissables souvenirs, elle vient de trouver, avec M<sup>lle</sup> Simonnet et M. Clément, des interprètes gracieux, mais qui ne la feront pas oublier.

Il n'est pas encore question, à ce théâtre, des nouveautés attendues, mais on assure qu'il s'y prépare une reprise du *Dimitri*, de M. V. Jancières, qui ne sera pas sans intérêt.

À l'Opéra, on ne parvient même pas à nous montrer cette *Lucie*, sous les traits de M<sup>me</sup> Melba,

qui, indisposée, en a retardé l'avènement. Sera-ce pour nos étrennes ?

Nous parlions, en débutant, des petits Noël et cadeaux d'étrennes à la portée de tous les budgets, minces ou gros. Aucun présent ne saurait mieux remplir ce but que l'ALBUM du *Journal des Demoiselles*, LE PIANISTE MODERNE, dont nous avons annoncé une nouvelle édition pour les étrennes de 1890, et qui vient de figurer, ainsi que plusieurs de nos journaux, au brillant catalogue de la tombola Anvers-Paris. Nous avons dit, le mois dernier, de quel choix d'œuvres charmantes et des plus grands maîtres il est rempli. Il ne nous reste qu'à faire remarquer que son élégance d'édition et sa richesse de reliure permettent de l'offrir en cadeau aux amateurs de beaux volumes, comme aux musiciennes de tous les degrés.

Pour recevoir *franco* LE PIANISTE MODERNE, recueil dont le mérite n'a jamais été dépassé en ce genre, il suffit d'envoyer un mandat-poste de : Paris, 8 fr. ; départements, 10 fr., à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.

Pour le chant, nous signalerons une véritable perle poétique et musicale : *Le Vase brisé*, mélodie qui vient de paraître. Sur ce ravissant poème de Sully-Prud'homme, M<sup>lle</sup> H. Wild a écrit trois exquis pages de musique, dont la facture sobre et l'expression vraie sont teintées d'une indicible mélancolie. C'est bien là ce que le poète a exprimé dans ses vers, on ne saurait mieux rendre sa pensée. Du reste M<sup>lle</sup> Wild a déjà été heureusement inspirée par Sully-Prud'homme, dans sa belle mélodie : *Prière*, « Ah ! si vous saviez comme on pleure... » touchant petit poème traduit en une page pénétrante, harmonieuse et simple par cette musicienne si distinguée. Nous engageons nos lectrices à se procurer ces deux pièces d'un caractère intime et profond. En même temps elles jetteront un coup d'œil sur les collections de M<sup>lle</sup> Wild, où elles apprécieront les *Contes villageois* ; *O ma belle montagne*, et bon nombre de pièces, toutes écrites, pour la musique et les paroles, à la portée de la jeunesse, avec un petit parfum classique qui ajoute encore à leur grâce. M<sup>lle</sup> Wild a composé beaucoup de musique religieuse pour chant, orgue et piano, tracée avec la même distinction de style et de talent. Editeur de tous ces ouvrages : Durand-Schœnewerk, 4, place de la Madeleine. — Mentionnons encore, pour le piano, la belle « scène pastorale » *L'Angelus*, dont le genre imitatif est du plus joli effet, puis *Violetta*, gracieuse « valse lente », un peu plus facile que la première, écrites toutes deux par la plume habile de H. Gennaro-Chrétien. Editeur : Naus, 12, faubourg Poissonnière.

MARIE LASSAVEUR.

## CAUSERIE



31 décembre 1889, le soir.



Nul ne peut dire où il a appris à aimer ici-bas, car cela s'apprend dans le sein de Dieu d'où nous venons; mais chacun a sa part de tendresses qui lui étaient prédestinées, chacun peut dire où il les a rencontrées, comment les âmes ont formé ces liens mystérieux et bénis.

« C'est une histoire merveilleusement douce que je vais me contant sans cesse. »

MAURICE DE GUÉRIN (*Journal*).

Nul ne peut dire, en effet, où il a appris cette divine science, dont l'étude ne coûte ni larmes ni pensums.

Aujourd'hui, quand le flambeau vacillant de 1889 s'éteint, quand la lumière neuve et toute rose, n'est-ce pas? de l'année nouvelle projette son rayon d'aurore sur les douze mois constituant son existence entière d'enfantelet qui dort en hiver, d'ingénue qui sourit au printemps, de femme qui s'épanouit en été, de matrone qui se repose en automne dans les splendeurs de sa tâche bien remplie, « nous allons nous contant aussi l'histoire merveilleusement douce » des affections possédées qui nous entourent, nous réchauffent, nous donnent chaque jour, à chaque heure, les mille joies non analysées peut-être mais senties.

Atmosphère unique et pure de la maison paternelle, embaumée de tendres vigilances, de dévouements constants, d'union charmante entre les âges, entre l'indulgente expérience et la jeunesse aux beaux éclats vibrants.

Il est bon ce soir, (mais vous dormez sans doute?) de faire l'inventaire des trésors de son cœur.

— Où donc les avez-vous rencontrés? comme le demande si joliment Maurice de Guérin.

— A notre chevêt, me répondrez-vous. A notre foyer... et dans le sentier fleuri nous avons trouvé une amie, des amies peut-être.

— Alors demain, si ce n'est tout à l'heure, dites-leur que vous les aimez bien!

Ce sont choses délicieuses à entendre et à exprimer, qui valent encore mieux que les distractions et les cadeaux du jour de l'An.

Certaines natures toutes brûlantes intérieurement n'osent pas montrer les sentiments bien vrais pourtant de leur intime; j'en connais ainsi, et des meilleures... forcez-vous donc un peu!

Mais personne parmi vous, mes chères lectrices, n'est affligé de cette timidité excessive et pénible; vous êtes expansives, gaies, vous vous épanouissez pleinement sous les regards charmés de la famille, dans ces touchantes réunions du moment, présidées par les grand'mères autour des vastes tables où se réunissent parfois des générations.

Eh! sonnez donc bravement sans mélancolie, sans honte, sonnez la chanson folle de vos espérances sans bornes, sonnez au début du repas un air connu ou inconnu, n'importe, pourvu qu'il soit joyeux et mette tout le monde en liesse... Votre *Journal* vous offre pour cela... des mirlitons!

Ce sont des menus que vous confectionnerez vous-mêmes, très facilement, en bavardant avec vos compagnes qui découperont tandis que vous collerez. Les uns sont de style Louis XV, fort élégants, des bambins s'y esbaudissent avec mille gamineries; vous les réserverez pour ces messieurs, non sans mettre une pointe de malice dans les devises inscrites sur la partie blanche. Les autres, gracieux, tout enguirlandés, conviendront merveilleusement aux dames.

Avec une pareille ouverture, un dîner ne peut manquer d'entraîner et les gastralgiques eux-mêmes, dont l'estomac se refuse au gibier, aux truffes, aux bombes glacées, aux desserts exotiques (l'Exposition les a mis à la mode), pourront se consoler en exécutant un refrain choisi. Supposez même qu'on l'exige de chaque convive?

Ce serait original. Les grands-parents chanteraient un couplet du vieux temps, et les bambins la dernière mélodie (si mélodie il y a?) en vogue.

Et cette réjouissance intime s'appellerait « le Dîner des Mirlitons », vous l'inscrieriez ainsi, riant encore, aux *anniversaires et fêtes* du calendrier charmant que l'on vous envoyait le 1<sup>er</sup> décembre et que, peut-être, impatientes, vous avez déjà enluminé.

Enluminer sa propre vie, un almanach, l'amusante besogne! Patiemment, car vous avez de la patience (foin de celles qui n'en n'ont pas), vous coloriez ces délicats encadrements et votre goût s'abandonne aux fantaisies inépuisables de cet aimable passe-temps, renouvelé du moyen âge et très justement prisé à l'heure actuelle.

Ces nombreux calendriers, frères jumeaux en quittant les bureaux du journal, seront tous dissemblables quand vous les aurez illustrés, tous réussis, portant chacun le cachet de votre personnalité; mais il est cependant une note

générale que je devine, vous aurez épandu l'azur et l'or.

Le ciel bleu profond, infini, avec des envolées d'hirondelles et de colombes, vous sourit à toutes; à peine entr'ouvertes pour vous, les portes de la vie sont d'or étincelant, laissant deviner à vos songes un avenir ravissant...

Rêvez en cultivant cet art exquis de l'enluminure qui vous réserve les bonnes surprises d'une jolie distraction, d'une absorption même; rien n'est meilleur qu'une absorption pour rendre les heures rapide et précieuses.

Beaucoup moins fatigante, à coup sûr, est la reproduction à l'aquarelle des plantes d'après nature ou d'après modèle exact; elle offre de plus un intérêt scientifique (une science douce, pas effrayante, la botanique), et un but poétique...

Tout cela me paraît admirablement réuni dans l'*Herbier du Journal des Demoiselles* qui est, certes, une des plus jolies et intéressantes étreintes qu'on puisse désirer, offrir ou recevoir.

Je l'ai là, à côté de moi, dans sa couverture vert pâle, élégante, d'un ton doux, sur laquelle est jetée une délicieuse branche d'églantine rose tentante, caressante, vous disant: « Ouvrez-moi, je ne suis point sévère », et je l'écoute et j'ouvre; ne voulez-vous point feuilleter avec moi?

Un lis s'incline sur la première page.

Fleurs de l'été. Plantes des moissons. — Mirage éblouissant par notre neige hivernale. Oh! toutes les senteurs qui s'exhalent, les souvenirs qui reviennent...

Là, à l'intention des savantes, les indications utiles pour herboriser et conserver leur récolte; ici, pour les artistes, les bouquets à copier qui leur serviront de modèles d'aquarelle pour travailler même en cette saison.

Savez-vous qu'elles deviennent des amies ces petites créatures qu'on a cherchées, découvertes, soigneusement ramassées et rapportées avec amour au logis; savez-vous que sur leur feuille de bristol, disposées par vos mains, même desséchées, elles chuchotent encore, à votre oreille, des récits tout naïfs de leur patrie idéale?

L'*églantine*, emblème de la poésie, vous donne sa légende; le *fraisier* fleurit son arôme friand; le *chèvrefeuille* vous parle des grands bois murmurants où il grimpe d'un bond au sommet des chênes. — « *Liens d'affection* », enseigne-t-il; n'en n'avez-vous pas quelques brins véritables à disposer à côté de votre aquarelle? — La *ronce*; qui ne se souvient des mûres sauvages cueillies aux haies du chemin et dont on se barbouille si volontiers? — Le *silène*, avec sa minuscule étoile rose, symbole d'un excellent caractère; il pousse jusque dans le sable, une goutte de rosée lui suffit; — la *campanule* dont la clochette bleue tinte dans les prairies; le *jonc* docile, à la tige dorée, aux feuilles comme

des lames de poignards argentées s'inclinant sur les ruisseaux; le *genêt* de flamme; l'humble *luzerne*, emblème de vie; l'*aubépine*, rose comme vos joues, « l'aubépine d'espérance » dont — c'est l'herbier qui me l'apprend — les jeunes Grecques, compagnes de la fiancée, se paraient au jour des noces; le *liseron*, aux couleurs transparentes, qui orne plantureusement les plus pauvres fenêtres et dont le calice fragile se fane au moindre toucher.

Le feuillet... le volume est gros, les planches à colorier très variées; on a envie de commencer tout de suite, tout de suite comme les enfants, et l'on s'arrache les cheveux de n'avoir pas recueilli de plantes cet été.

D'après tout ce qui précède vous constaterez, mes chères lectrices, que, comme toujours, votre journal s'efforce de vous être agréable, de vous fournir mille aimables et utiles passe-temps, en choisissant les différents ouvrages artistiques qui peuvent vous charmer et vous attacher.

Il a la haute ambition, pour prix de ses peines, (vous doutez-vous du prodigieux travail opéré et conduit par la Direction pour vous amuser et vous instruire?), il a la haute ambition, dis-je, d'être reçu comme un ami intime, ouvert avec une curiosité affectueuse et même un peu reconnaissante.

Est-ce trop vous demander?

Souvent, du reste, il a la vive satisfaction de savoir qu'il remplit le but laborieusement poursuivi.

En est-il une preuve meilleure que cette longue fidélité d'une abonnée de soixante ans qui s'est éteinte cette année, en sa pittoresque demeure de la Brisarderie, à un âge fort avancé, laissant un souvenir profond dans ce pays, où jadis son père, médecin distingué, avait guéri, à l'émerveillement général, une troupe de paysans mordus par un loup enragé?

M<sup>me</sup> L. Valentin recevait le *Journal des Demoiselles* depuis sa fondation; quelques jours avant sa mort, elle parcourait encore le dernier numéro du journal qui avait été celui de sa jeunesse et était resté celui de ses vieux ans. Ses filles en ont même retrouvé la collection entière soigneusement reliée et rangée dans la bibliothèque.

Ce n'est point finir tristement une causerie de commencement d'année que de vous parler d'une femme de bien, dans la plus large acception du mot; c'est vous souhaiter, mes chères lectrices, de le devenir toutes en nous restant fidèles pendant soixante ans au moins...

M<sup>me</sup> de Girardin, un écrivain d'infiniment d'esprit, terminait ainsi un conte:

« Faites ron-ron quand vous êtes contents! »

Voulez-vous nous permettre de dire comme elle?

ALIX.

## DEVINETTES

## Homonymes

L'un, savant écrivain, fut abbé de Ferrières ;  
Trois autres, saints prélats, reçoivent nos prières.

Eh ! bien, de bonne foi, que lui reproche-t-on ?  
Ce que fait l'homme aussi : de manger le mouton.

Il était de velours frangé d'une dentelle ;  
On aimait son emploi, que l'on fût laide ou belle.

Pris de distraction, l'architecte en fit un  
Enorme, en construisant ma demeure d'Autun.

Le docteur, appelé pour soigner cet ulcère,  
Vit que c'en était un et dit : « Le pauvre hère ! »

Bâton, filet, machine, il sert aux charpentiers,  
A bien d'autres encor, dans les arts et métiers.

Il est, au figuré, fort déplaisante injure  
Pour notre caractère et pour notre figure.

Dans les Alpes, dans l'Indre, et le Var, et le Nord,  
On en trouve un, tranquille et de modeste abord.

## Comparaison-Proverbe

*Les mots du proverbe chacun à son rang dans le cours du poème.*

Le long de la rivière verte,  
Qui jase sur les cailloux d'or,  
Par l'ombre des saules couverte,  
Voyez : plus d'un pêcheur s'endort.  
A peine il voit, comme en un songe,

L'appât qu'un poisson malin ronge,  
En garde contre l'hameçon...  
Le jour baisse, et moi je m'approche,  
Sans bruit... et, le pied sur la roche,  
J'émiette mon pain aux poissons.

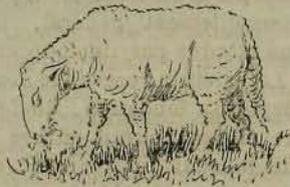
## Charade

De nos moissons c'est le blond diadème,  
Des champs de Beauce il est le bien suprême.  
Du médecin elle abrège le soin.  
Pourquoi faut-il qu'on en ait tant besoin !

Aimable Grec, de ta philosophie  
J'aime l'esprit, le charme et la douceur.  
Pourtant, dit-on, bien fol est qui s'y fie :  
Songe trop doux a réveil plein d'horreur.

## RÉBUS

L



me

PP



Le Directeur-Gérant : F. THIERRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

En vue des soirées dansantes et des réunions intimes qui vont battre leur plein, j'ai cherché, mesdemoiselles, j'ai consulté qui de droit, j'ai regardé et observé, j'ai pris des notes et me voici pourvue de renseignements qui, je l'espère, vous seront utiles.

Quoique l'on conserve la *façon plate*, les étoffes légères employées font forcément revenir la façon drapée, mais sans pouf. La vogue est au tulle de fantaisie : tulle grec, tulle point d'esprit et tulle de soie broché d'un léger dessin disposé en semé ou en colonne. La *Diamantine*, une sorte de tissu souple, rappelle le crêpe de Chine et, comme lui, fournit des plis charmants. Plus modestes sont les fins lainages : voile, crépon, mousseline de laine avec lesquels on fait des costumes de soirée, d'une simplicité charmante et très jeunes. Nous allons décrire quelques toilettes qui pourront vous servir de modèles. Commençons par une robe de bal en tulle de soie rosé à fleurettes brochées. Avec ce tulle, si transparent, le dessous de taffetas est obligatoire. Donc, cette jupe de taffetas est plissée verticalement de plis couchés moyens et dessus, une jupe de tulle froncée à son tablier mouvementé par des plis espacés et contrariés. Le corsage est en taffetas, lacé derrière ou, si on le préfère, boutonné devant, couvert de tulle froncé en gerbe, avec une grosse ruche de ce même tulle posée autour du décolleté ; des bouclettes de comète dans le ruché qui garnit aussi l'entournure. Une ceinture drapée en satin rose se noue derrière. Une touffe de roses de mai au creux de l'épaule et une autre dans les cheveux qui seront ondulés sur le front et relevés en casque, non plus au sommet de la tête, mais cependant découvrant la naissance des cheveux. Bas de soie rosée ou de fil d'Ecosse blanc à jours, avec le soulier de satin ou de taffetas rosé. Gants de Suède crème ou mastic. Comme bijoux des boutons d'oreilles, et un ou deux bracelets : cercles en or avec trèfles ou fleurs de lys en argent noir. La sortie de bal sera en cachemire blanc, une façon de pelisse courte garnie d'une ruche en taffetas ou cachemire découpée à l'emporte-pièce ; une cordelière à glands ou un ruban de satin comme attaches. Une pointe de dentelle pour jeter sur la tête.

Encore un costume de bal de ce même tulle crème dont nous avons vu la façon répétée en diamantine et en voile, ce qui le rendait moins paré, avec la sous-jupe en fine satinette. La jupe en satin crème ; on en trouve à 1 fr. 75 le mètre suffisamment fort.

Au bas trois petits volants tuyautés rabattant l'un sur l'autre, puis une jupe de tulle, très ample, montée par des plis creux, enlevée à gauche dans une agrafe de chrysanthèmes blancs, échevelés. Le corsage en satin, décolleté carrément, garni de draperies en tulle croisées, en fichu, dans une ceinture en ruban de satin, nouée derrière de deux longues coques à longs pans ; ruban de 5 cent. de large. Bas et souliers en satin crème ; gants de Suède mastic. Quelques chrysanthèmes sur l'épaule, dépassant le petit gigot qui fait la manche. Au cou un fin collier esclavage, ou chaînette avec perles fines.

Un joli costume de diner est en surah bleu pâle ; la jupe plate devant, montée derrière par des plis creux ; le corsage montant avec l'encolure échancrée en V est à pointe derrière et, devant, à ceinture, celle-ci prenant du dessous du bras, nouée et tombant en flots sur le côté ; la manche courte. Cette gentille façon se fait en mousseline de laine et en voile. Dans les cheveux nattés et ramenés au sommet de la tête, un pouf de ruban avec une pointe disposée en aigrette. Bas bleutés et souliers de satin noir ou de chevreau marbré. Ces charmantes toilettes sont de M<sup>me</sup> Gradoz, 67, rue de Provence, ainsi que les suivantes qui sont pour vos sœurs mariées. Robe de bal en crêpe de Chine mais. Tunique en crêpe de Chine, genre *peplum*, posée sur une jupe de faille royale ornée, dans le bas, d'un volant d'Angleterre. Le corsage avec le grand décolleté en V, l'échancrure qui descend très bas est remplie par un fin plissé de tulle illusion, au bord une dentelle posée à plat ; des touffes de violettes à la pointe du V et une chute à la tunique. Bas de soie blancs et souliers de satin mais. Pour les jeunes femmes la mode garnit la jupe d'un très haut volant, comme dans la façon suivante. Jupe en satin gris avec un volant de dentelle de 60 cent. de hauteur, que l'on obtient en joignant les uns au-dessus des autres, par un point, deux ou trois volants moyens et plus s'il est nécessaire ; le lé de derrière doit être incliné. Le corsage en satin à grand décolleté arrondi sur une chemisette en tulle plissé ; une draperie de dentelle et autour un cordon de fuchsias. Une ceinture en satin drapée et arrêtée par un chonduquel part une dégringolade de fuchsias. Très jolie façon.

Pour une dame d'un certain âge, ce même arrangement en dentelle noire sur satin est fort comme il faut ; le corsage sera montant, ouvert ou fermé avec un fichu ou des bretelles en dentelle. Un autre en faille et velours se compose d'un tablier en faille, un peu mouvementé, arrêté sous le côté des lés de derrière qui sont en velours ; au bord un coquillage de dentelle. Corsage à pointe à plastron de faille brodé

première qualité; les formes élégantes moulent bien le pied qui y est à l'aise, tout en étant maintenu. Citons pour la toilette de visite la nouvelle botte Parisienne, qui rend le pied mignon et cambré; la botte Comtesse de Paris, pour les courses, donne au pied une jolie cambrure. Son prix est de 14 fr. 50; 21 fr. 50 la botte Parisienne. Le soulier de satin, blanc, noir ou assorti au costume, est toujours pointu, avec le talon demi Louis XV, plus commode pour danser. Le soulier d'intérieur, en chevreau mordoré ou noir mat et glacé, est découvert, avec un nœud de satin ou, si l'on veut, une boucle ancienne, acier ou strass. Les fillettes, les jeunes garçons et les petits enfants y trouveront chaussures élégantes et de fatigue, de même que leurs pères et leurs grands frères. Mentionnons la nouveauté de la saison: la botte *Czarine*, confortable, chaude et élégante, qui coûte 16 fr. 50. Elle se fait en drap moscovite et se double de flanelle, la claque carrée en chevreau glacé. Envoi *franco* du catalogue.

Nous allons maintenant faire un peu d'hygiène, c'est à-dire vous renseigner sur certaines préparations qu'il est bon de garder pour conserver les cheveux souples et brillants, les empêcher de tomber et de blanchir prématurément, ou pour les faire repousser aux places dégarnies par le poids des faux cheveux, ou à la suite d'une maladie. La pommade et l'eau vivifiques sont uniquement composées de sucS végétaux; par des moyens nouveaux puisés dans une connaissance approfondie de la chimie organique, l'inventeur a obtenu les meilleurs résultats, aussi les médecins recommandent ces préparations comme les meilleures dont on puisse se servir. La pommade s'applique avec le bout du doigt en frottant légèrement la racine des cheveux, et le soir de préférence. Pour l'eau vivifique, en imbiber une brosse douce et la passer sur le cuir chevelu en écartant les cheveux. Ces préparations composées par A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, se trouvent chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise), seul et unique dépôt. Chaque pot et chaque

flacon portent le paraphe de l'inventeur. Prix: 4 fr. le demi-pot, 1 fr. le demi-flacon. L'Elixir dentifrice vivifique est pour l'hygiène de la bouche une excellente préparation. 3 fr. le demi-flacon. Ajouter 85 centimes, prix du port en colis postal, ou 50 centimes par la poste.

Chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix, les parfumeries exquisés, fines et de parfum délicat, offrent un choix varié. Cette maison, que ses produits supérieurs ont placée à la tête de cette industrie, mérite, à tous égards, les préférences que lui accordent les mères de famille et les mondaines. Aux premières, si elles aiment à parfumer le linge personnel et de maison, nous désignons la *Violette de Parme*, en sachets répandus dans les tiroirs et les armoires; son odeur est durable. L'iris doit être mis dans des boîtes laissées ouvertes pour que son odeur se répande et pénètre les tissus; en sachet le parfum est moins agréable. Pour les enfants et les jeunes filles sujettes aux engelures, si elles sont seulement tuméfiées, rouges, avec des démangeaisons insupportables, la mixture balsamique les en délivrera en quelques jours et, si elles sont ouvertes, le *Baume de la Ferté*, au suc de raisin, les guérira promptement, de même que les crevasses des lèvres et des mains, celles-ci en vingt-quatre heures. Les deux sont conseillés par les médecins. Les personnes auxquelles le sang afflue aux joues après les repas, devront se servir de la crème froide de limaçons. En hiver, il est de toute nécessité de prendre certaines précautions pour préserver son teint. Employer la crème de fraise, excellent cold-cream, après les ablutions d'eau étendue de quelques gouttes de lotion de Guerlain. La poudre de Cypris préserve des gerçures; fine et impalpable, elle s'enlève en passant légèrement la main sur le visage, après l'en avoir saupoudré avec la houppette. Soins à donner aux mains: les essuyer avec une serviette sèche, ne pas les approcher du feu quand elles sont humides ou froides en rentrant chez soi. Ces petits soins et l'emploi d'un bon savon comme le Sapoceti et de la pâte de velours, préserveront des petites misères de l'hiver qui, pour n'être pas graves, n'en font pas moins souffrir.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES, n° 4762

Modèles de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17

Chapeaux de M<sup>me</sup> Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier

**COSTUME DE JEUNE FILLE.** — Robe en vigogne bleu-gris, princesse derrière et boutonnée dans le dos; tablier drapé et quille brodée, sur le dernier pli de côté, de petites touffes d'astrakan; le corsage drapé est brodé de même sur la poitrine; petite basque plissée à tryaux; manche boutonnée derrière et gros plissé à l'épaule; col droit et petit collier d'astrakan. — Chapeau plat en peluche bordé de galon broché; touffe de plumes retenue par un nœud drapé en velours et s'étalant devant et derrière sur la passe.

**COSTUME EN DRAP MASTIC.** — Jupe plate en drap, partagée au milieu devant par un pli très accentué, ornée dans le bas de bandes de velours, dégradant de largeur en montant sur la jupe. Corsage lacé derrière, orné devant de traverses de velours noir, et ceinture en pointe; manche boutonnée à l'intérieur du poignet, ornée de chevrons de velours et jockey de velours; col de velours (1). — Capote de velours noir et dentelle lamée; fond drapé et, dessus, large écaille de velours et satin, faisant pied à une aigrette légère.

**COSTUME DE PETITE FILLE.** — Robe en tissu écossais; long pan devant tendu à la taille; dos formant veste sur un lè de jupe qui reste flottant, comme

(1). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 janvier.

au passé et coquillé de dentelle. Une coiffure de dentelle relevée de fleurs ou d'une aigrette accompagne bien ces costumes.

Consacrons la place qui nous reste aux fillettes et aux garçons; des renseignements sur leur toilette seront, je pense, les bien venus. La robe de la fillette est droite, et si elle est drapée, elle le sera seulement devant.

La blouse russe se porte toujours. Pour une fillette de six ans, une gentille robe est en lainage brouillé gris et marine. La jupe plissée et le corsage à taille ronde, froncé à un empiècement plissé, avec un ruban de velours sur la couture; un autre en cercle termine la jupe. La manche large retombe en bouillon sur un très haut poignet en velours qui prend la forme du bras. Cet autre pour une fillette de dix ans est en drap gris chasseur; la jupe froncée avec un haut ourlet marqué par plusieurs rangs de piqûres. Une draperie couvre le devant plat du corsage sur lequel joue un devant-veste en velours *commissionnaire* comme le dos et la manche ronde. La façon suivante convient à douze ans. Un plastron, couvert de soutache, va de l'encolure au bas de la jupe et se réunit à la robe ajustée au dos, sous un revers garni de deux rangs de soutache. Collier et bracelet de la manche en fourrure et mobiles. Comme pardessus, la jaquette en peluche ou en drap, la mante plissée, à capuchon ou encore le double collet ou le carrick.

Passons aux petits garçons qui ont le même droit à notre sollicitude. Pour eux des façons imitant ou rappelant l'uniforme militaire. C'est un genre de blouse-tunique courte serrée dans une ceinture de cuir, avec la pèlerine à capuchon, la casquette képi, la culotte froncée et la guêtre. Le pardessus hongrois en drap, à brandebourgs, garni d'astrakan et le bonnet en drap avec bord d'astrakan, la vareuse marine en gros molleton, large, très tombante sur la culotte et le bord froncé retourné en bouillon, voilà la tenue journalière. Pour les tout petits, le costume marin à jupe plissée se fait indistinctement en jersey, en drap, en vigogne et même en velours. On leur met une grande collerette, des cols en guipure, ou simplement plissés, avec la haute manchette pareille, que l'on nomme quaker. N'oublions pas de dire que le maillot en jersey marine est toujours en faveur, leur petit corps s'y moule à merveille et il est aussi commode que gentil. Le jersey d'hiver est molletonné, ce qui le rend chaud et confortable et n'enlève pas l'élasticité. Nous trouvons que le corsage fait de ce tissu est mieux quand il est simple avec seulement de jolis boutons. Comme il n'est point habillé, il nous paraît inutile de le couvrir de brandebourgs, de soutache, de revers, etc.; la simplicité lui convient comme à tout objet de toilette usuel.

CORALIE L.

Le 21 décembre le numéro de l'édition hebdomadaire contenait un album de travaux d'objets variés et faciles à exécuter pour cadeaux d'étrennes, loteries et ventes de charité : Plateau épinglier. — Panier en osier, à poche intérieure, couvert d'étoffe. — Boîte de cuisine baguier. — Plateau pour cartes. — Casier pour photographies. — Malle à bijoux, genre Henri II. — Coffret à dentelle. — Lyre porte-menu. — Prie-Dieu porte-montre. — Portemusique. — Mandoline, cadre à photographie. — Violoncelle, cadre pour deux photographies. — Paravent à deux feuilles, pare-lumière et porte-photographies. — Papillon vide-poche. — Carton pour mettre les lettres. — Buvard.

Nous croyons utile de dire à nos lectrices que le numéro du 14 décembre de l'édition hebdomadaire contient une gravure coloriée de meubles de fantaisie et de travaux inédits.

## VISITES DANS LES MAGASINS

est par M<sup>me</sup> Naudin que nous commencerons nos visites dans les magasins du 1<sup>er</sup> janvier 1890. Tout est gai, charmant et coquet dans ce salon où l'on se promène au milieu de fleurs de toutes sortes, d'oiseaux des îles au plumage bigarré, merveilleux de couleurs. Ces fleurs, jolies comme si elles étaient naturelles, se présentent à nous montées en délicats bouquets, en grappes, en piqués de coiffure et de corsage. Les oiseaux-mouches sont blottis dans un nid de tulle, qui les enveloppe comme d'un léger nuage; des aigrettes, des poufs de plumes, des chaperons délicieusement chiffonnés sont le complément d'une coiffure de bal ou de soirée. M<sup>me</sup> Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier, a

un talent particulier pour chiffonner ces riens, talent secondé par un goût essentiellement parisien; les chapeaux qui sortent de ses doigts habiles sont non seulement fort jolis, mais coiffent d'une manière charmante. Pour les jeunes filles et les jeunes femmes, son boléro et ses toques doivent être signalés, ainsi que ses capotes. Les prix sont très raisonnables. Un exemple : Un chapeau de feutre, avec nœud et plumes, 35 francs.

De chez M<sup>me</sup> Naudin, nous irons à la maison Kahn, 55, rue Montorgueil, nous renseigner sur les formes nouvelles adoptées pour les chaussures de bal et de visites. Nous savons que la chaussure y est excellente, les matières employées étant de

les pans, sur une sous-jupe en sicilienne vieux rouge; tablier princesse, *capitoné* à la taille et sur la poitrine; manche demi-longue en écossais, ouverte, avec une sous-manche à poignet froncé, *capitoné* comme le tablier, et un petit sabot; col plissé. (Voir la planche de patrons de ce mois). — Chapeau de velours noir, orné d'un large ruban de peluche et satin rouge et noir, à petits dessins coniques rentrant *tête-bêche* l'un dans l'autre.

## GRAVURE N° 4762 bis

Toilettes de bal de M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67

PREMIÈRE TOILETTE. — Tunique en gaze de soie vert Nil, semée de fleurettes brochées; elle est drapée à l'épaule, tombe de côté et couvre la jupe, qui est aussi en gaze; cette jupe est ornée de plusieurs rangs de galons d'argent, comme la tunique, elle même. Du côté gauche, très dégagé, la tunique se réduit à une longue basque, elle retombe derrière en deux pointes inégales de peplum terminées par un nœud de galon d'argent. Ceinture en ruban lame, passant devant et derrière sous le drapé qui reste libre; le corsage croise dans le dos comme sur la poitrine, formant un décolleté en pointe. Manche courte légèrement drapée sur l'épaule et ouverte sur une sous-manche plissée en tulle vert Nil. — Coiffure en galon d'argent et petite aigrette d'herbe et avoine d'argent.

DEUXIÈME TOILETTE. — Tablier plissé en pékin gaze et tulle brodé, encadré de deux panneaux de satin broché; traîne carrée en peluche mordorée. Corsage de peluche, découpé sur un plastron de tulle plissé en gerbe, retenu dans le haut sous un cordon de perles; revers de satin uni. Manche bouffante en tulle, coulissée et formant un petit volant; cordon de perles sur le froncé (voir la planche de patrons de ce mois).

## TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de M<sup>me</sup> Massé-Corty, 68, rue de la Chaussée-d'Antin

CHAISE, point ombré sur fond en point de Hon grie. La petite bordure encadre tout autour le bord du siège, on peut l'employer séparément pour petite bande.

## CARTONNAGE

6 MENUS (mirlitons), voir l'album, page 5.

## PREMIER ALBUM

A. R. enlacés. — Ecran de bougie en gaze. — Essuie-plumes. — Angle broderie plate. — Manteau de fillette. — Costume écossais, petit garçon. — Bordure, point à la croix. — Costume en drap. — Toilette de demoiselle d'honneur. — Porte-allumettes. — Garniture, guipure Richelieu. — Sac à jumelles. — Serviette de poche. — Corbeille de bureau. — S. G. enlacés. — Têtière, application batiste de soie. — Menu (mirliton). — Brassière, crochet étoiles avec comète. — Dessus de clavier. — H. B. enlacés. — Sac ridicule. — Cache-pot en osier, orné de satin brodé. — C. P. enlacés. — Dessous de lampe, drap découpé et perforé. — Petite garniture.

## FEUILLE I

1<sup>er</sup> CÔTÉ

CORSAGE DÉCOLLETÉ, 2<sup>e</sup> toilette (gravure n° 4762 bis).  
ROBE PETITE FILLE (gravure n° 4762).

2<sup>e</sup> CÔTÉ

CORSAGE, toilette de }  
demoiselle d'honneur. } page 2 (album de janvier)  
MANTEAU, fillette. }

## ÉTRENNES 1890

## HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

LANGAGE DES FLEURS  MOTIFS D'AQUARELLE

Renfermés dans un très élégant cartonnage

PRIX : Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants **MODÈLES D'AQUARELLE** par un choix de dessins faciles à colorier.

Pour recevoir franco, adresser un mandat de poste à l'adresse de M. FERNAND THIÉRY,  
Directeur du JOURNAL DES DEMOISELLES

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



1<sup>er</sup> Janvier. 1890

Imp. Falconer. Paris

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL, 17, r. Duphot — Chapeaux de M<sup>me</sup> NAUDIN, 16, r. du Vieux-Colombier —  
 Parfumerie de la M<sup>on</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix — Corssets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3, place du Théâtre Français.  
 Chaussures de la M<sup>on</sup> KAHN, 55, r. Montorgueil —





Fabroner. Imp. Paris

4762

S. Sortier

1<sup>er</sup> Janvier 1890

# Journal des Demoiselles.

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48

Coiffettes de Bal de M<sup>me</sup> GRADOZ. 67. r. de Provence — Etoffes en Foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES 27. r. du 4  
 Septembre — Parfumerie de la M<sup>on</sup> GUERLAIN. 15. r. de la Paix — Chaussures de la M<sup>on</sup> KAHN. 55. r. Montorgueil  
 Corsets de Madame EMMA GUELLE. 3. pl. du Cheatre Français.

